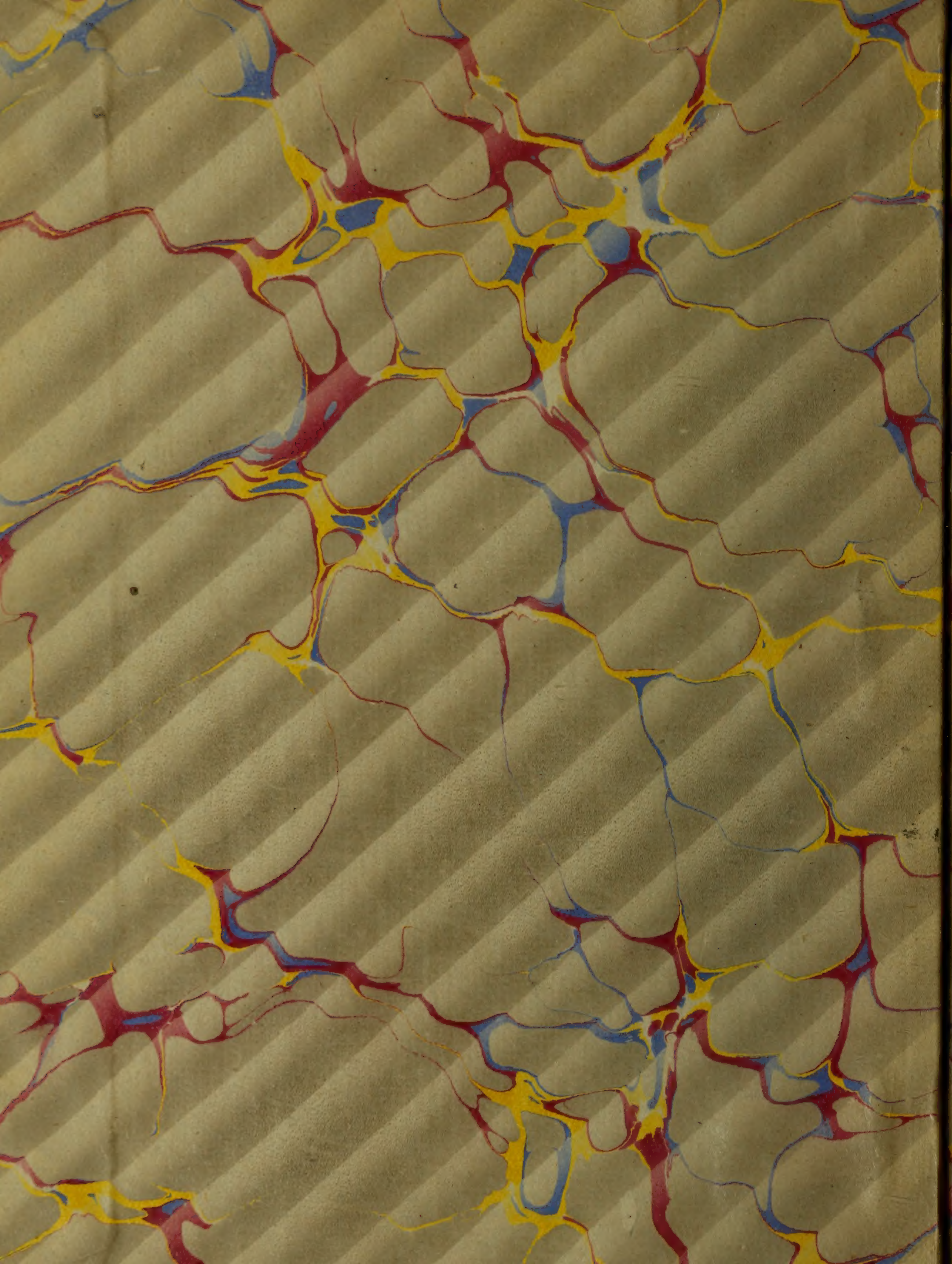

3 1761 00377210 0





à Monsieur Jean Violli

hommage dévoué

Édouard-Cha

ITINÉRAIRE

DE

PARIS A JÉRUSALEM

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Tombeau de Louis Ménard, monument du souvenir..., avec un portrait, par René Ménard. 1902, in-12.

Entretiens avec M. Sully Prudhomme. Nouvelle édition, 1903, in-16 . . . . (*Épuisé.*)

Les Idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges, d'après des documents inédits. 1903, in-8.

A LA LIBRAIRIE LÉON VANIER (MESSEIN, Succr)

De l'Éducation des femmes, par Choderlos de Laclos. Publié d'après le manuscrit inédit de la Bibliothèque nationale, avec une introduction et des documents, suivi de notes inédites de Charles Baudelaire. 1904, in-12. . . . (*Presque épuisé.*)

EN PRÉPARATION

Gérard de Nerval. Sa vie, son œuvre, son temps.

En marge de Perrault. Contes et légendes modernes.

Comment les romantiques ont compris le moyen âge.

Charles Maurras, biographie. (Collection *Les Célébrités d'aujourd'hui*.)

Une Correspondance inédite de Lamennais (1846-1851). *Lettres familières : Réflexions sur la République de 1848*, etc. (En collaboration avec Louis Thomas.)

Les Liaisons dangereuses. Tiré pour le théâtre du roman de Laclos. (En collaboration.)

DEUXIÈME ÉDITION

ITINÉRAIRE

DE

PARIS A JÉRUSALEM

PAR

JULIEN

DOMESTIQUE DE M. DE CHATEAUBRIAND

Publié d'après le manuscrit original appartenant à M. Lesouëf

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

ÉDOUARD CHAMPION

« Julien, mon domestique et compagnon, a, de son côté, fait son Itinéraire auprès du mien... »

(CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 507.)

Accompagné de fac-similés

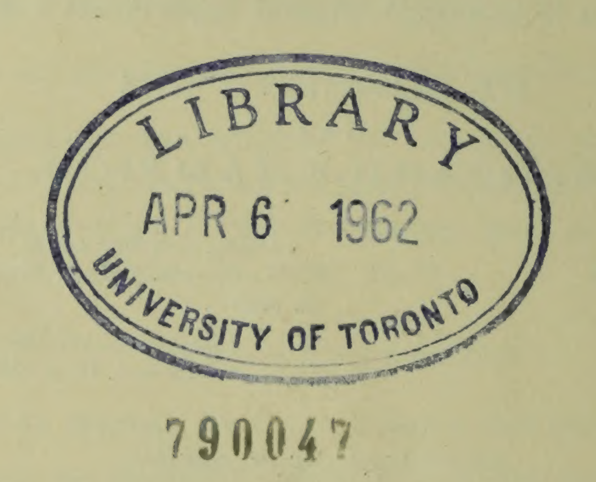
PARIS (VII[e])

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR L'HISTOIRE DE FRANCE

HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

9, QUAI VOLTAIRE, 9

1904


LIBRARY
APR 6 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

Il a été tiré de cet ouvrage :
2 exemplaires sur papier des Manufactures impériales
du Japon, numérotés 1 et 2,
et 25 exemplaires sur papier d'Arches à la forme,
numérotés de 3 à 27.



A Madame

la duchesse de La Rochefoucauld-Bisaccia,

Châtelaine de la Vallée-aux-Loups.

Vous possédez, Madame, et vous administrez avec grâce ce joli parc ombragé, cette demeure enguirlandée de lierre, que Chateaubriand nommait son nid, et où il a vécu la plus aimable année de son existence. C'est dans ce frais pavillon entouré de sapins qu'il chanta Cymodocée et que naquit Velléda. Là il écrivit les Martyrs, les Abencérages, *l'*Itinéraire. *Il a botanisé dans votre jardin en souvenir des forêts du Nouveau Monde ; il retrouvait dans votre enclos fleuri « tout ce qu'Orphée croit apercevoir dans la transparence des agates ». Un jeune poète, alors inconnu, Lamartine, escalada jadis ces murs pour surprendre le grand homme et s'inspirer du lieu de ses travaux, du paysage de ses rêveries. Pour moi, votre accueil fut si charmant que je ne l'oublie pas. J'aurais donc voulu vous offrir mieux que le simple manuscrit de Julien. Mais,*

je le sais, rien de Chateaubriand ne vous indiffère. Et ne tenez-vous pas de ce bibliophile renommé, le prince Radziwill, votre ancêtre, le goût des livres rares, la passion des curiosités historiques et des documents pittoresques? Julien est un valet détestable et malicieux. Soyez assurée, Madame, que vous n'avez pas de serviteur plus fidèle que moi, si fier d'inscrire votre nom en tête de cette étude documentaire, et veuillez trouver ici l'expression de mes plus respectueuses pensées.

Éd. C

INTRODUCTION

Je vous ai parlé souvent de mon professeur de rhétorique, et c'est un ridicule où je tombe généralement après quelque songerie un peu prolongée... Homme instruit et fort sensé, il nous lut un jour en classe un endroit du *Génie du Christianisme* dans lequel Chateaubriand dit qu'il vit trois œufs bleus dans un nid de merle. Mon professeur s'arrêta au milieu de sa lecture pour nous demander avec cette bonne foi qui faisait le fond de son caractère, si les œufs de merle nous paraissaient bleus.

— A mes yeux, ajouta-t-il, ils sont gris.

Il resta pensif un moment, répéta plusieurs fois :

— Ils sont gris, ils sont gris !...

Puis il reprit avec un sourire :

— Chateaubriand était bien heureux de les voir bleus !

(Anatole France, *la Vie littéraire*, t. IV, p. 235.)

Quand Chateaubriand reçut de Napoléon l'ordre de se présenter à l'Institut[1] et qu'il brigua le titre de

1. «... J'avais reçu l'ordre du duc de Rovigo de me présenter pour

membre de la deuxième classe, afin, laissait-il croire, de plaire à Mme de Chateaubriand, il se trouva, parmi les académiciens, un homme prévoyant et spirituel : il vota pour le cheval de l'auteur d'*Atala*[1]. Ainsi pensait-il heurter la vanité considérable de celui qui se laissait appeler le *Génie*[2] par une maîtresse, et que ses intimes moins passionnés nommaient l'*Illustre Corbeau des Cordillères*[3] ; il devinait tout le souci indiscret que les critiques à venir auraient de Chateaubriand, de ses actes et de ses gestes, le soin qu'on prendrait plus tard des moindres propos des témoins de sa vie. Les relations que nous en possédons sont nombreuses. Depuis le *Cahier rouge*[4], de Mme de Chateaubriand — épouse charmante et malheureuse, et qui écrit : « M. de Chateaubriand est meilleur que moi » — jusqu'aux

candidat à l'Institut sous peine d'être enfermé pour le reste de mes jours à Vincennes. » Lettre du 29 septembre 1825. Cf. *l'Amateur d'autographes*, p. 60. 1864-1865.

1. *Journal inédit de Ferdinand Denis*. Cf. *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, par l'abbé Pailhès, p. 480. 1896, in-8.

2. Lettre du 24 juin 1806. Cf. *Madame de Custine*, par A. Bardoux.

3. *Les Correspondants de Joubert*, publié par P. de Raynal, p. 200. Nouvelle édition, 1885, in-18.

4. Publié par l'abbé Pailhès : *Madame de Chateaubriand d'après ses Mémoires*, 1886, in-8.

souvenirs de son secrétaire [1], en passant par les lettres de Joubert, il y aurait place encore pour bien des Mémoires. Leur intérêt est divers, comme les opinions sur l'homme et sur ses actes. Marcellus [2] ou Ch. du Boishamon [3] ne s'expriment point comme l'auteur de cette *Lettre de M. le Vicomte Chateaubriand par un garde national qui l'estime guère et qui ne l'aime pas* [4] : et quelle différence entre l'orgueilleuse tendresse de Mme de Récamier, et le joli ton de cette amoureuse inconnue dont Sainte-Beuve a publié le journal [5] ! La plus magnifique, la plus abondante opinion de Chateaubriand, c'est lui-même, assurément, qui nous l'a donnée dans ses livres. Son œuvre est un bréviaire d'égotisme, un catéchisme d'amour personnel.

Si la littérature s'est enrichie là de quelques-unes

1. *Les Conversations de M. de Chateaubriand : ses agresseurs*, par Julien Danielo, son secrétaire, 1864, in-8.

2. *Chateaubriand et son temps*, 1859, in-8.

3. *Chateaubriand, Souvenirs intimes*, 1875, in-8.

4. 1831, in-8. L'auteur serait M. Nourtier. Cf. *Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille*, par René Kerviler, 1896, in-8, nº 232.

5. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 441-453. Nouvelle édition, 1872, in-12. *Extrait de Mémoires inédits*.

des plus magnifiques phrases françaises, le critique, soucieux des réalités, y peut relever mainte inexactitude. Ainsi, son voyage en Amérique et ses applications offrent « un exemple achevé d'auto-suggestion » : le terme est de l'éminent maître du Collège de France, M. J. Bédier, dans ses ingénieuses *Etudes critiques*[1]. La forme n'en est pas amoindrie ; elle reste d'un coloris aussi riche, mais devient comme un paysage de chambre.

Voici maintenant une édition intégrale de l'*Itinéraire de Julien*, domestique de M. de Chateaubriand, publiée sur le manuscrit original. Ce texte nous réserve des surprises. C'est un simple catalogue d'actes, avec des notes. Désirons pour lui un accueil favorable et une bonne compréhension, maintenant qu'on a pris l'heureuse habitude d'appliquer aux études littéraires modernes la même méthode de critique rigoureuse qu'aux œuvres d'histoire.

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Egypte*,

1. *Chateaubriand en Amérique : vérité et fictions*, p. 127-294. Paris, 1903, in-18.

la Barbarie et l'Espagne, que F.-A. de Chateaubriand nommait ainsi, « faute d'avoir trouvé un titre plus convenable », parut, à Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, en trois volumes de format in-8 (1811)[1]. L'ouvrage se compose d'un *Avertissement* qui passe inaperçu et semble fort simple à première lecture ; Chateaubriand y proteste de son respect pour le public ; il n'a rien épargné dans cet ouvrage, ni soins, ni recherches, ni travail : il se vante d'avoir scrupuleusement rempli ses devoirs d'écrivain. « Quand je n'aurais fait que déterminer l'emplacement de Lacédémone, découvrir un nouveau tombeau à Mycènes, indiquer les ports de Carthage, je mériterais encore la bienveillance des voyageurs. » Il annonce les deux mémoires historiques qui composent l'*Introduction*, mémoires « destinés à une Académie étrangère » et qu'il avait même, de son dire, commencé à mettre en latin. « Il est juste que ma patrie ait la préférence. » Toutefois le vicomte ne fait pas là un don magnifique à la France : ces mémoires, de son aveu, « n'offrent qu'une longue suite de

1. C'est à cette édition que se reporteront toutes nos références paginales.

dates et de faits dépouillés de tout ornement » ; « on peut les passer sans inconvénient », ajoute-t-il. Enfin voici les trois opuscules qui terminent l'itinéraire : l'*Itinéraire latin de Bordeaux à Jérusalem* « qui ne se trouvait jusqu'ici que dans des livres connus des seuls savants » : la *Dissertation de d'Anville sur l'ancienne Jérusalem*, « dissertation très rare »[1] ; un mémoire inédit sur Tunis, par *questions* et *solutions*, dont lui a fait présent un auteur inconnu[2]. Puis, après des remerciements au géographe Lapie qui a dressé la carte pour le voyage jointe à l'itinéraire, l'auteur termine par l'expression de sa reconnaissance aux poètes qui l'ont chanté, aux gens de lettres qui ont mis en vers plusieurs morceaux de ses ouvrages. Et il se trouve qu'il remercie de cette sorte, avant la lettre, les parodistes futurs de l'*Itinéraire*.

Il convient de revenir sur une allégation fréquente et douteuse de M. de Chateaubriand. Elle est fréquente ; et c'est pour cela, peut-être, qu'elle est plus douteuse. Le voyage de Jérusalem, en allant par la

1. « La meilleure description de Jérusalem est celle de Danville, mais le petit traité est fort rare. » Lettre à Guizot. Cf. *Mémoires de Guizot*, t. I, p. 377 et suiv.

2. *Itinéraire*, t. II, p. 129.

Grèce, fut entrepris pour la bonne écriture des *Martyrs*. « J'allais chercher des images. » Puis, peu satisfait de cette raison, voici qu'il faut considérer cet itinéraire « moins comme un voyage que comme des mémoires d'une année de ma vie... C'est l'homme beaucoup plus que l'auteur que l'on verra partout. Je parle éternellement de moi, j'en parlerai avec sûreté puisque je ne comptais pas publier ces mémoires. Mais, comme je n'ai rien dans le cœur que je ne craigne de montrer au dehors, je n'ai rien retranché de mes notes originales... »

Si pointilleux dès qu'il s'agit de Chateaubriand, Sainte-Beuve n'a pas vu tout l'avantage de cet aveu. Sans s'arrêter longtemps à un autre but possible de ce voyage, et moins élevé, — le moyen de quitter une maîtresse et d'en rejoindre une autre [1], — Sainte-Beuve s'en est tenu à cette re-

1. Il y était autorisé par la rencontre de Mme de Noailles à l'Alhambra (voir plus loin, p. 115, n. 1, et certaines phrases obscures des *Mémoires*) : « Je demandai des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer », etc. Les lettres de l'abandonnée témoignaient aussi en cette occasion : « Il part dans deux mois, et ce n'est pas un départ ordinaire, ce n'est pas pour un voyage ordinaire non plus. Cette chimère de Grèce est enfin réalisée. Il part pour remplir tous ses vœux et pour détruire tous les miens... Tout a été parfait depuis quinze jours, mais aussi tout est fini. » Cf. Bardoux, *op. cit.*

cherche d'images que se prête Chateaubriand : « Des images, toujours des images ; il les veut nobles sans doute, brillantes, à effet, glorieuses, partout où il les trouve : il les veut faites pour parer et rehausser celui qui s'en revêt et qui en blasonne son écusson ; mais il les veut par-dessus toute chose ; il les moissonne avec leur panache en fleur : il en fait trophée et gloire. Trouver la plus belle phrase sur les descendants de saint Louis et de Robert le Fort, la plus belle phrase sur Napoléon à Sainte-Hélène, la plus belle sur le tombeau de Jésus-Christ, la plus belle phrase sur la république future éventuelle, la plus belle phrase et la plus splendide sur la ruine et le cataclysme du vieux monde : qu'il y ait réussi, et il sera content[1]. »

Sainte-Beuve ne faisait-il pas là une sorte de plaidoyer en faveur de sa victime? Etait-ce donc la peine de si bien l'assiéger, dans sa vie, dans ses œuvres, dans ses amis, dans ses maîtresses durant deux volumes et vingt et une leçons, pour laisser ici une prise facile ? Et comme Chateaubriand était excusé des inexactitudes des *Mémoires d'outre-tombe,* de l'im-

1. Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 73-74.

précision de l'*Itinéraire* ! Le moyen de tenir rancune des erreurs du voyageur à l'écrivain tout occupé à polir des phrases, à sertir des expressions comme une coquette s'enjuponne. « Vous me retracez, écrivait le chevalier de Panat, ces philosophes anciens qui donnaient leurs leçons la tête couronnée de fleurs et les mains remplies de doux parfums [1]... »

Chateaubriand daigna préciser. Son *Itinéraire* est un voyage et mieux qu'un voyage ; ce sont les *Mémoires d'une année de sa vie*.

Avertis déjà contre les mémoires, en général, contre Chateaubriand lui-même, en particulier, nous avions des raisons de cette double méfiance. Les mémoires, toujours susceptibles d'erreur volontaire, sont des documents dont le sage se défie. Dans cette catégorie historico-littéraire si difficile, il conviendrait d'établir des distinctions semblables aux conditions de temps, d'époque, de lieu inaugurées par M. Taine ; n'imitons point celui-ci dans le choix des citations et des références, si peu scrupuleux, par exemple, dès qu'il s'agit d'un Napoléon. Pour

1. A propos du *Génie du Christianisme*, lettre citée dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, édition Biré, in-12. Toutes nos références se reporteront à cette édition.

toute cette littérature de partisans — j'appelle ainsi l'homme qui rédige ses mémoires, et personne ne les écrit sans but — une classification délicate s'impose : 1° étude du caractère de l'individu ; 2° sa position sociale ; 3° son parti. Dans ces conditions, c'est une prudence, et c'est un devoir, de douter de la parole même d'un gentilhomme. Dès qu'ils ne sont pas écrits au jour le jour, que l'auteur les utilise de son vivant, de même façon qu'un produit intellectuel ou autre, les mémoires deviennent davantage suspects. Des notes informes, sans régularité ni phrases, semées au milieu de recettes médicinales ou culinaires, s'éloignent moins parfois de la vérité et sont pour l'historien soucieux, pour le racoleur de textes, plus précieuses et d'une ressource meilleure que des pages bien habillées et d'une bonne tenue littéraire. Qu'on dise si les souvenirs de la princesse de Tarente, publiés par le distingué membre de l'Institut, M. le duc de la Trémoille, avec tout le scrupule dont est capable cet historien, n'offrent pas des garanties plus grandes de vérité que ceux de Mme de Genlis, quasi officiels ? — La plupart des mémoires sont faux :

on ne raconte pas, on invente ou on apprécie...

Voici de bien grands mots pour Chateaubriand ; ne sommes-nous pas avertis déjà contre les affirmations de ce diplomate idéaliste dont l'obstination est si forte à se placer en deçà de la vérité? Déjà sa méthode de travail, d'où résulte un style qui ne périra pas, est peu sûre en dehors des qualités inventives. Ainsi, remerciant Mme de Beaumont de tout le plaisir et des commodités qu'elle lui donnait dans son château de Savigny, il confesse : « Je n'ai jamais si bien peint qu'alors les déserts du Nouveau Monde [1]. » Pour l'*Itinéraire,* ses notes, écrites entre 1806 et 1807, seront reprises et rédigées entre cette période et l'année 1811, où paraît l'ouvrage. Dans l'intervalle, il a réclamé quelques lettres à des amis afin d'y cueillir des impressions plus fraîches : il s'est entouré de volumes de toutes sortes. Et comme ces notes, ensuite, ressortiront corrigées et augmentées de ce délicieux chalet de la Vallée-aux-Loups ! Entouré de mélancoliques sapins tout y porte à une rêverie magique. Les pèlerins d'aujourd'hui ont plus de peine encore à s'en défendre,

1. *Mémoires d'outre-tombe,* t. II, p. 267.

maintenant qu'y plane sa grande ombre, si docile aux évocations. Mais le décor n'excuse pas la méthode.

Appliquant à Chateaubriand le procédé d'investigation dont Gaston Paris assiégeait la moindre chanson de geste, M. J. Bédier fit de toute la littérature américaine de l'auteur d'*Atala*, un examen minutieux. Il rechercha l'origine, la généalogie des textes : quelle fut sa surprise de voir des pages manuscrites découlant de textes imprimés, je veux dire des récits de Chateaubriand puisés chez d'autres voyageurs. *Chateaubriand en Amérique : vérité et fiction :* tel fut le titre de cette étude ingénieuse et forte, et qui reste l'enseignement-type d'une critique encore inusitée en littérature. Déjà, quand parut *Atala*, l'abbé Morellet et M.-J. Chénier, surpris de ces ours « enivrés de raisin » et « chancellant sur les branches des ormeaux », les avaient pris pour « une gaîté de l'imagination » de l'auteur. Mais Chateaubriand avait répondu : « Atala est retournée au désert et il semble bien que sa patrie l'ait reconnue pour véritable enfant de la solitude[1]. »

1. *Atala* et *René*, Préface de 1805. Les termes précédents sont également empruntés à cette préface.

Depuis, un critique avisé, René de Marsenne, refit le voyage, livre en main, et il résumait ainsi ses surprises :

« Il faut donc confesser que les hérons bleus de M. de Chateaubriand, ses flamants roses, ses perroquets à tête jaune, voyageant de compagnie avec des crocodiles et des serpents verts sur des îles flottantes de pistia et de nénuphars ; plus son vieux bison à la barbe antique et limoneuse, dieu mugissant du fleuve ; plus ses ours qui s'enivrent de raisin au bout de longues avenues, là où il n'y a pas d'avenues ; plus ses cariboux qui se baignent dans des lacs, là où il n'y a pas de lacs ; plus la grande voix du Meschacébé qui s'élève en passant sous les monts, là où il n'y a pas de monts ; plus les mille merveilles de ces bords, qui font du Meschacébé l'un des quatre fleuves du paradis terrestre, sont des contes à dormir debout [1]. »

1. Cf. *Deux lettres surles voyages imaginaires de M. de Chateaubriand dans l'Amérique,* par R. de Marsenne (Kerviler, *op. cit.*, nos 235-245 ; Bédier, *op. cit*, p. 133). Paris, 1832, in-8. — *Correspondance littéraire; découverte d'une petite mystification.* Critique des voyages de Chateaubriand (Extrait de *l'Invariable, nouveau Mémorial catholique de Fribourg*, années 1832 et 1835. Paris, Crapelet, s. d., in-8.

Ecrite à distance, de son cabinet de travail, l'étude de M. Bédier est cependant plus précise et plus ingénieuse. Par les dates de départ et d'arrivée, fixées par l'auteur pour son voyage, il prouve l'impossibilité absolue qu'il ait pu voir la moitié des villes admirées, des déserts parcourus. On doute même si Chateaubriand a jamais rencontré Washington dont il a tracé un impérissable portrait. Enfin M. Bédier, par des comparaisons flagrantes, démontre que Chateaubriand a rédigé son voyage avec d'autres voyages. Quelques-unes de ses plus belles descriptions se trouvent ainsi avoir pour origines d'obscures relations de missionnaires qu'il a d'ailleurs dédaigné de citer. Comme elle est amusante désormais, cette affirmation : « J'ai un maudit amour de la vérité, et une crainte de dire ce qui n'est pas, qui l'emportent en moi sur toute autre considération [1]. »

La méthode de critique bibliographique appliquée par M. Bédier avec tant d'à-propos, nous a semblé convenir moins à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Peut-être pourrait-on l'employer avec fruit pour les

1. *Itinéraire*, t. II, p. 25.

paysages, les descriptions des *Martyrs*. Il suffirait de reprendre à cet effet les ouvrages mentionnés sans cesse au cours de l'*Itinéraire*, et qui ont rapport à la Grèce. Si Chateaubriand ne citait point les voyages en Amérique qui l'avaient aidé à composer sa propre relation, il semble que l'*Itinéraire* lui fut un motif à amende honorable. Il indique avec orgueil des références abondantes ; elles sont si nombreuses, au bas des pages, au cours du texte, que Sainte-Beuve a grossi de ce reproche son impitoyable critique. Ainsi, pour l'île de Chio, il renvoie le lecteur aux ouvrages de Baudrand, Ferari, Tournefort, Dapper, Chandler, M. de Choiseul et de mille autres voyageurs et géographes[1]. — Plus loin : « On a tant de relations de Constantinople que ce serait folie à moi de prétendre encore parler de cette ville. On peut donc consulter Etienne de Byzance ; Gylli, *De Topographia Constantinopoleos* ; du Cange, *Constantinopolis Christiana* ; Porter, *Observations on the religion*, etc... *of the Turcs* ; Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman* ; Dallaway, *Constantinople ancienne et moderne* ; Paul Lucas, Thevenot, Tournefort ;

1. *Itinéraire*, t. II, p. 17.

enfin, *le Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore,* les fragments donnés par M. Esménard», etc., etc.[1]. Avant d'entrer à Jérusalem, il avoue avoir lu « près de deux cents relations modernes de la Terre sainte[2] ». Arrivé au Saint-Sépulcre, il fait une sorte de bibliographie raisonnée et critique des lieux saints[3]. Sur l'état des juifs à Jérusalem, il cite, dans les derniers volumes des *Mémoires de l'Académie des inscriptions,* le travail de l'abbé Guénée : « J'aurais pu les piller sans en rien dire, ajoute-t-il gravement en note, à l'exemple de tant d'auteurs qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sources quand ils n'ont fait que dépouiller des savants dont ils taisent le nom[4]. » Toutes les pages sur Jérusalem, le Jourdain, la mer Morte ont été composées de cette sorte, et, par une méthode habile, Chateaubriand a peuplé son récit et ses descriptions historiques de paysages retouchés, d'incidents personnels : encore ces derniers sont-ils à vérifier. Ne nous hâtons pas d'admirer ce goût de la bibliographie chez un rêveur : ce ne fut que pas-

1. *Itinéraire*, t. II, p. 67.
2. *Ibid.*, p. 142.
3. *Ibid.*, p. 213.
4. *Ibid.*, p. 317-318.

sager. Plus tard, il se montre enchanté d'un appartement « parce qu'il n'y a pas moyen d'y placer un livre ». — « Vous connaissez, ajoute Mme de Chateaubriand, l'horreur du patron pour ces nids à rats qu'on appelle bibliothèques [1]. » A considérer l'*Itinéraire*, on ne pouvait toutefois souhaiter une franchise plus noble. Chateaubriand cite ses sources. M. Titus Tobler n'a pas eu grand'peine, en vérité, à découvrir que cet ouvrage était fait avec d'autres livres [2]. Et si l'*Itinéraire* est aujourd'hui un livre classique dans toute la force du terme, il le mérite par toutes les compilations d'auteurs anciens qui s'y trouvent autant que par la splendeur des phrases nouvelles. Ce dont nous manquions en partie pour l'*Itinéraire*. considéré, selon le désir de de Chateaubriand, comme les mémoires d'une année de sa vie, c'était précisément le moyen de vérifier les incidents personnels : en un mot, et d'une expression en usage chez les historiens, il nous fallait des *sources narratives*. Nous avions

1. Lettre à l'abbé de Bonnevie, 10 juillet 1839.

2. Dr Titus Tobler, *Zwei Bücher Topographie von Jerusalem*, t. I, p. LXVI et LXVII. Berlin, 1853, in-8. — Cf. du même auteur : *Bibliographia geographica Palæstinæ*. Leipzig, 1867.

bien les lettres écrites par M. de Chateaubriand à ses amis : appelons-les, en forçant les mots, et en jouant dessus, sources diplomatiques. Mais elles sont peu nombreuses. « C'est fâcheux de ne pouvoir espérer des nouvelles de l'autre, écrivait Joubert, que par son retour et sa présence [1]. » Ces lettres, trop rares, repassent presque intégralement dans l'*Itinéraire* : et nous ne sommes guère plus éclairés qu'auparavant sur la valeur des affirmations de l'écrivain. Nous en étions donc réduits à désirer, pour tout le voyage de Paris à Jérusalem, quelque brochure malicieuse et précise comme celle du docteur Avriamotti pour le voyage en Grèce [2]. Ce docteur, dont Chateaubriand fut l'hôte,

1. *Op. cit.*, p. 371.

2. *Alcuni cenni critici...* (*Quelques traits critiques sur le voyage en Grèce qui compose la première partie de l'« Itinéraire »*). Padoue, 1817. Cet extrait est amusant : « ... Je lui parle d'Argos, je l'entretiens des beaux travaux de M. Fauvel. M. de Chateaubriand demande des chevaux pour le lendemain, parce qu'il veut rejoindre le bâtiment qui l'attend à Athènes. Je lui représente qu'il est impossible d'être venu d'Argos et de repartir sans avoir vu cette cité célèbre. Nous allons le lendemain au château ; il admire le tout de cette éminence... » M. Avriamotti s'en montrant étonné : « Il me répond que la nature ne l'a point fait pour ces études serviles, qu'il lui suffit d'une hauteur pour lui rappeler les riantes fictions de la fable et les souvenirs de l'histoire : voilà en effet pourquoi, volant sur les cimes de l'Olympe et du Pinde, il place à son gré les villes, les temples et les édifices... » (Cf. Sainte-Beuve, *op. cit.*, p. 80.) Cette pièce n'existe pas à la Biblio-

bien qu'assez fin, n'était guère capable de mentir ; et, s'il rectifiait Chateaubriand, c'était bien par pur amour de la vérité. Nous ne dirons rien des parodies [1] ; elles ont une valeur aussi nulle que les lettres d'attestation de M. Jules Folentlot, de M. Caffe, de M. Pangalo fils, de Mlle Dupont (une des prototypes des *Martyrs* !), témoignages tout de politesse dont Chateaubriand se recommande avec sérieux

thèque nationale et je n'ai pas su la découvrir dans le *Catalogue* de la bibliothèque de Sainte-Beuve (Paris, Potier, 1870, deux parties, in-8). M. le comte de Marcellus prétend avoir eu ce document en main, mais il le donne comme « revêtu d'une enveloppe aussi riche que pouvait la créer l'art de la reliure à Padoue en 1816 ». (Cf. Marcellus, *op. cit.*, p. 80.) Or la date d'édition serait : 1817...

1. *Itinéraire de Pantin au mont Calvaire, en passant par la rue Mouffetard, le faubourg Saint-Marceau, le faubourg Saint-Jacques, le faubourg Saint-Germain, les quais, les Champs-Elysées, le bois de Boulogne, Neuilly, Suresne, et revenant par Saint-Cloud, Boulogne, Auteuil et Chaillot, etc.*, ou *Lettres inédites de Chactas à Atala*, ouvrage écrit en style brillant et traduit pour la première fois du breton sur la 9e édition, par M. de Châteauterne (René Perrin). Paris, Dentu, 1811, in-8. — *Itinéraire de Lutèce au mont Valérien, en suivant le fleuve séquanien, et en revenant par le mont des Martyrs*, par Cadet de Gassicourt. Paris, 1811, in-12 (extrait de *l'Esprit des journaux*, 1811, t. XI, p. 183 à 224). — Cf. *Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille*, par René Kerviler, 1896, in-8, nos 65 et 66. — M. Jules Claretie, qui possède la première pièce dans sa bibliothèque abondante et choisie, a consenti très aimablement à vérifier de quel genre était cette parodie. Elle est peu méchante et sans précision.

dans ses *Mémoires*[1]. Le mot seul de Talleyrand sur l'*Itinéraire* mériterait ici l'attention, s'il ne se terminait de façon injuste et méchante, comme tous les bons mots : « Il y a là *beaucoup trop d'esprit pour un livre de poste*, et pas assez de talent pour un ouvrage. »

Un document devenait nécessaire et d'une utilité incontestable pour éclaircir ce débat : la publication intégrale de certain *Itinéraire de Julien* auquel Chateaubriand fait allusion dans les *Mémoires d'outre-tombe*[2] : « Julien, mon domestique et compagnon, a, de son côté, fait son Itinéraire auprès du mien comme les passagers sur un vaisseau tiennent leur journal particulier dans un voyage de découverte. Le petit manuscrit qu'il met à ma disposition servira de contrôle à ma narration. Je serai Cook, il sera Clarke[3].

1. T. II, p. 535-540.

2. « L'intrusion du personnage de Julien et surtout de son itinéraire, vrai journal de valet de chambre, aurait passé quelques années plus tard pour une de ces tactiques familières à nos écrivains à la mode intéressés à allonger leurs romans ou leurs feuilletons... » (Marcellus, *op. cit.*, p. 172.)

3. « Il faut expliquer que Clarke, ami et compagnon de Cook, lui succéda dans le commandement de sa dernière expédition de 1779. L'assimilation de Julien le valet de chambre à cet illustre navigateur

Afin de mettre dans un plus grand jour la manière dont on est frappé dans l'ordre de la société et la hiérarchie des intelligences, je mêlerai ma narration à celle de Julien[1]. » Puis suivaient et s'opposaient quelques passages des deux relations : *Mon Itinéraire.* — *Itinéraire de Julien.* Les citations occupent ainsi plusieurs pages[2]. Maître et domestique y semblent d'un accord parfait. Le style grandiose de Chateaubriand, ses descriptions colorées, ses rêveries sentimentales, — les désirs de bien-être, les préoccupations matérielles, les remarques naïves de Julien, seraient au premier coup d'œil les seules différences des récits. Chateaubriand accrédite même l'*Itinéraire* de Julien ; il en « certifie l'exactitude [3] ». Là où il ne s'est pas suffisamment étendu dans son propre *Itinéraire*, il renvoie les lecteurs à celui de son domes-

a beau être faite sur ce ton plaisant, elle paraîtra toujours trop risquée. » (Marcellus, *op. cit.*, p. 173.)

1. *Mémoires d'outre-tombe*, p. 507.

2. *Ibid.*, p. 507-531. Selon la remarque ingénue de M. le comte de Marcellus : « pour faire ressortir les beautés de l'*Itinéraire*, on pouvait se passer de ce repoussoir ». — Le journal de Julien est là « comme une ombre au tableau »... Cf. Marcellus, *op. cit.*, p. 177.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 510.

tique : « Je trouvai chez M. et Mme Devoise l'hospitalité la plus généreuse. Julien fait bien connaître mon hôte ; il parle aussi de la campagne et des Juifs : ils prient et pleurent, dit-il [1]. »

Mais qu'était-ce que Julien ? Qu'était devenu ce fameux *Itinéraire*, connu seulement par les seuls fragments cités par Chateaubriand avec une habileté qui se devinait ?

Julien n'est pas un mythe. Il nous est en effet connu par quelques passages de l'*Itinéraire*, par les *Mémoires d'outre-tombe*, par la *Correspondance* de Joubert, par les *Souvenirs* de Mme de Chateaubriand. Son nom est répertorié aux tables du comte de Marcellus ; Sainte-Beuve lui-même a parlé de ce domestique de Chateaubriand, célèbre désormais dans les annales de l'histoire littéraire. La relation de son voyage existe bien ; et c'est bien le manuscrit original que j'ai là sous les yeux et dont on trouve ici même des fac-similés. Possédée aujourd'hui par un bibliophile éminent et ami des lettres, M. Lesouëf, cette pièce autographe lui fut procurée par le libraire Honoré Champion, apprécié des travailleurs dont il est

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 526.

l'auxiliaire, des amateurs éclairés dont il enrichit depuis près de quarante ans les collections. Elle accompagnait tout un lot de documents variés : *Petits échantillons des productions du cœur*, recueil d'acrostiches, de poésies, etc... offert *à Mme la vicomtesse de Chateaubriand par une personne inconnue*, — différentes lettres des dames de la Halle désireuses d'offrir à S. A. R. Mme la duchesse de Berry un berceau pour le jeune prince attendu et la minute autographe de la lettre de Chateaubriand chargé de cette présentation. Le dossier était curieux. L'*Itinéraire de Julien*, qui en est la meilleure pièce, est un manuscrit de quarante-trois pages, de format petit in-folio, couvertes recto et verso d'une écriture assez large : elle est malhabile et d'une orthographe désastreuse. On en aura quelque idée par nos reproductions fac-similés : dès lors on nous excusera de n'avoir pas respecté dans notre transcription la manière même d'orthographier de Julien. Elle est d'un caractère trop personnel. Il eût fallu, comme pour les textes anciens, un long avertissement sur la conception que Julien se faisait de la grammaire, et nous eussions dû terminer, infailliblement, par un glos-

saire. Avant nous, Chateaubriand s'était rendu compte de cette difficulté. Par pitié pour les lecteurs d'*Outre-tombe,* l'orthographe est rétablie dans les passages cités, le style corrigé et parfois les récits : nos corrections à nous, ont simplement porté sur l'orthographe et la ponctuation...

Aux feuilles préliminaires qui servent de couverture à ce cahier, et où apparaissent des faveurs vertes, de teinte ancienne, on lit : *Voyage de Julien à Jérusalem.* Et ceci est écrit de l'inimitable écriture de Chateaubriand [1]. Des ratures se rencontrent encore au cours du manuscrit. Des lettres ont été redressées, des mots barrés. Toute phrase, pour ainsi dire commençant par : *nous sommes arrivés* et finissant : *nous sommes partis*, sans ponctuation fidèle, Chateaubriand, dans une première lecture, a coché les passages les plus remarquables : il a ensuite retenu les moins compromettants.

Chaque fois que Julien parle de son maître, il ne manque pas de dire : *Monsieur de Chateaubriand.* Mais ce nom, le plus souvent, a été biffé sur le manuscrit, d'un seul trait, d'une encre plus forte, rature facile–

1. Le fac-similé est au faux titre de la présente édition, p. 35.

ment identifiable avec les corrections qui suivent dans le texte de Julien, et qui sont de la propre main de l'auteur d'*Atala*. De laquais à maître l'appellation toute simple de « Monsieur » est plus respectueuse, d'un degré plus élevé dans le code des manières. Chateaubriand n'était pas homme à rapprocher les distances et il nous amuse de le voir corriger ici une si légère impertinence. Dans les extraits publiés, Chateaubriand se nomme « Monsieur », sans plus.

Bien que coupable d'une semblable insolence, Julien n'était pas un lettré. Ce qu'il était? Où il était né? Nous n'avons pas réussi à le découvrir, et nous laissons ce soin à quelqu'un de nos confrères plus habile, et plus heureux, de *l'Intermédiaire des chercheurs*. Joubert nous le donne comme le frère de la cuisinière[1]. Il le dépeint comme un brave garçon de quarante-six ans, « l'air fort doux et l'œil d'un menuisier honnête ». Son *Itinéraire* annonce un esprit précis, dévoué à son service, tout attaché aux choses matérielles, capable quand même d'admirer, sans se perdre pour cela dans les nues. « Incapable de faire peur à personne », ainsi que le

1. Cf. plus loin, p. 38, en note.

présageait Joubert, il est lui-même d'un tempérament calme.

Son attitude est très digne dans le désert. Tandis que Chateaubriand s'affole et craint sous chaque manteau une artillerie menaçante, « Julien se croyait toujours dans la rue Saint-Honoré et me disait du plus grand sang-froid du monde en menant son cheval au petit pas : « Monsieur, est-ce qu'il n'y a « pas de police dans ce pays-ci pour réprimer ces « gens-là[1] ? »

Quel fut le sort de Julien à son retour de Jérusalem ? Suivit-il son maître à l'ermitage de la Vallée-aux-Loups ? Accompagna-t-il le nouveau pair de France dans ses ambassades ? Vit-il sa patronne délaissée pour Mme de Récamier ? Fut-il complice, enfin, de cette augmentation dans le prix du chocolat vendu à l'infirmerie Marie-Thérèse à condition d'entrevoir, par-dessus le marché, le vieux maître ? — Les conjectures sont permises. Chateaubriand ne nous renseigne point ; il est lui-même dans l'incertitude :

« ... Le camarade d'Ulysse, Julien, qu'est-il de-

1. *Itinéraire*, t. II, p. 197.

venu? Il m'avait demandé, en me remettant son manuscrit, d'être concierge dans ma maison, rue d'Enfer : cette place était occupée par un vieux portier et sa famille que je ne pouvais renvoyer. La colère du ciel ayant rendu Julien volontaire et ivrogne, je le supportai longtemps ; enfin, nous fûmes obligés de nous séparer. Je lui donnai une petite somme et lui fis une petite pension sur ma cassette, un peu légère, mais toujours copieusement remplie d'excellents billets hypothéqués sur mes châteaux en Espagne. Je fis entrer Julien, selon son désir, à l'hospice des vieillards : il y acheva le grand et dernier voyage[1]. »

Il importe assez peu d'ailleurs. Nous ignorons le quantième de sa naissance, s'il fut baptisé, mourut vierge ou de mort violente. Contentons-nous de ce clair-obscur. Julien fut le compagnon de Chateaubriand de Paris à Jérusalem. A l'exception du voyage en Grèce où il est remplacé par le marchand d'étain, Joseph le Milanais, il approcha quotidiennement l'illustre voyageur. Il fut le témoin obligatoire de ses actes, le confident presque obligé de

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 546.

ses pensées. Tout ce qu'a vu son maître, Julien l'a vu ; leurs récits, quant au fond, doivent concorder.

La nécessité de l'exactitude de Julien est démontrée par sa position. C'est aventure compréhensible qu'un Victor Hugo écrive, réunissant en une seule phrase plusieurs sottises : « Chateaubriand, debout tous les matins devant sa fenêtre du numéro 27 de la rue Saint-Dominique, en pantalon à pied et en pantoufles, ses cheveux gris coiffés d'un madras, les yeux fixés sur un miroir, une trousse complète de chirurgien-dentiste ouverte devant lui, se curait les dents qu'il avait charmantes, tout en dictant *la Monarchie selon la Charte* à M. Pilorge, son secrétaire [1]. » Il y a comme une supériorité dans ces mensonges habiles. Les petites gens comme Julien en seraient peu capables. Dès qu'ils amoindrissent, dès qu'ils exagèrent, l'erreur

1. Victor Hugo place ces lignes dans le premier volume des *Misérables,* au chapitre intitulé : *En l'année 1817.* — Or, sans relever la fausseté des autres allégations, dont quelques-unes sont impossibles à vérifier, tout le monde sait que *la Monarchie selon la Charte* est de l'année 1816 ; enfin l'*Almanach royal* nous apprend qu'en 1817 Chateaubriand habitait, après la vente de la Vallée-aux-Loups, au numéro 25 de la rue de l'Université. — Cf. Biré, *l'Année 1817*. 1895, in-8.

est visible. Ils ne sont plus dans le ton. Aussi leur littérature offre-t-elle toujours des petits côtés anecdotiques désirables, parfois documentaires et souvent propres, bien plus que les réflexions d'austères commentateurs, à expliquer la psychologie des individus. C'est un véritable dommage que nous soyons si peu riches de ces mémoires minimes. Il a fallu le grand enthousiasme suscité par Napoléon pour inaugurer cette littérature populaire. Avoir approché l'empereur ! S'être entretenu avec lui comme ce brave grenadier plus fier de cette simple parole : « Imbécile » que de la gloire acquise aux combats ; c'était chose précieuse et il fallait que la postérité le retînt [1]. D'autres figures ont également inspiré les humbles : Béranger par son côté bonhomme et populaire ; Lamartine, par sa cravate blanche et sa dignité ; le sentimental débauché Alfred de Musset ; Hugo grandiose et familier ; Renan,

1. Cf. *Bibliothèques des mémoires du dix-neuvième siècle.* Le grenadier Coignet. — L'espion Méhée. — Le sergent Dalouzi. — Les pontonniers Chapelle et Chapuis, etc... Extraits et notice par Lorédan Larchey, *Moniteur universel*, s. d., in-12. — Voir dans *la Sabretache* (n. 132 et suiv., décembre 1903 et Paris, 1904, in-8) l'*Histoire du sergent-major Orson*, publiée par le savant historien M. François Castanié.

dont on interviewait les bonnes. Au contraire nous n'avons aucune relation de cette sorte concernant Stendhal. Nous ne nous en étonnons pas. Nous n'en aurons guère plus sur M. Legouvé.

L'*Itinéraire de Julien* n'est pas la première relation intime que nous possédions sur Chateaubriand. Déjà son barbier [1], M. Adolphe Pâques, et Danielo, son secrétaire, avaient écrit leurs mémoires ; je me souviens aussi d'une intéressante causerie, à Châtenay, village voisin de la Vallée-aux-Loups, avec la fille d'un jardinier de Chateaubriand, dont les anecdotes étaient curieuses [2]. Nous n'opposerons pas plus ces témoignages aux *Mémoires d'outre-tombe*, que le voyage de Julien à l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Le maître a une autre culture que son domestique, et un autre but. Il consigne, puis rédige des impressions payées très cher par son éditeur. Julien tient

1. A ce propos, nous attendons avec impatience les souvenirs du sympathique Joussein, qui fut le coiffeur de Nisard et de Barbey d'Aurevilly, de Renan et des Coquelin ; ses piquantes anecdotes d'avant-garde nous font présager un livre curieux et désirable.

2. Mme Benjamin Chevalier, née Antoinette Léonard, décédée le 22 août de la présente année dans son quatre-vingt-quatorzième printemps.

son journal pour son épouse qui l'attend au retour :

> Heureux qui comme Ulysse a fait un bon voyage !...

Il veut communiquer ses impressions aux portiers du faubourg. Sa relation ne contient que des dates, des faits, des descriptions appropriées à son état social, des remarques dignes de sa condition. Telle ville est grande ; on y mange bien ; les rues sont larges, bien pavées. Là se bornent ses impressions. Il écrit comme il brosse un habit. Encore ne dit-il pas, comme son maître : *déshabitée ; venusté ; style d'un peuplier*. Le compte rendu des journées y est complet et succinct. En un mot, c'est le *Guide Conty* de Chateaubriand. Qu'importe ! s'il nous donne, sur l'être le plus imprécis, quelques précisions. Ainsi, le *Voyage en Italie*, de Montaigne, est entremêlé de réflexions sérieuses, de descriptions aimables, puis de remarques futiles ou banales, d'étonnements naïfs dès que l'auteur des *Essais*, fatigué, laisse à son domestique-secrétaire le soin de consigner les impressions du jour. Julien est également excusable. Parti vers l'Orient sans la préparation mentale nécessaire, il est rebelle à cette émotion archéologique ressentie

devant la moindre pierre par le voyageur qui en sait l'histoire. Il n'avait pas fait, comme son maître, l'acte d'adoration préalable.

Chateaubriand d'ailleurs n'est pas exempt de remarques petites. Isolées de ses descriptions, elles formeraient un récit assez semblable à celui de Julien :

« Le vin de Jérusalem est excellent ; il a la couleur et le goût de nos vins de Roussillon, les coteaux qui le fournissent sont encore ceux d'Engaddi près de Bethléem. Quant aux fruits, je mangeai comme à Jaffa de gros raisins, des dattes, des grenades, des pastèques, des pommes et des figues de la seconde saison : celles du sycomore ou figuier de Paraon étaient passées. Le pain, fait au couvent, était bon et savoureux.

« Venons au prix de ces divers comestibles », etc.

De qui, ces phrases ?... De Chateaubriand [1] ! En vérité on n'y remarque plus rien du magnifique paysagiste des ruines d'Athènes. Après une telle citation, Julien est doublement pardonnable, lui qui n'a pas de littérature et aucune culture classique, de

1. *Itinéraire*, t. II, p. 391.

nous donner seulement des faits et des réflexions économiques. L'excuse du domestique est dans l'*Itinéraire* même du maître :

« Un moment suffit au peintre de paysage pour crayonner les arbres, prendre une vue derrière une ruine ; mais les années entières sont trop courtes pour étudier les mœurs des hommes et pour approfondir les sciences et les arts. » Et plus loin : « Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre, et quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité [1]. »

Le rôle de Julien fut précisément celui-ci. Son écriture sue l'effort de l'homme à dire vrai. Il lui en coûte trop de rajouter pour qu'il invente.

Ayant accrédité ainsi Julien, et après le brevet d'exactitude que lui accordait Chateaubriand lui-même, j'aurais mauvaise grâce à insister sur les contradictions, parfois étranges, des deux récits. Fièvres imaginaires, combats héroïques, tempêtes

1. *Itinéraire,* Avertissement, p. VIII et XI.

renouvelées, nuit passée sur une natte cédée par un cadavre, etc., toutes choses qui auraient frappé Julien le simple, et dont il ne parle pas. La réciproque est vraie. Combien de petits faits rapportés par Julien, et dont Chateaubriand, pour des motifs qu'on devine, dédaigne le récit ! Enfin, quand les deux voyageurs, par hasard, sont d'accord, quelle différence dans la manière même de conter et qu'elle est instructive cette contribution à l'étude des procédés du génie ! Ici encore se réalisait cette confession à M. de Marcellus : « Il me faut toujours un adversaire, n'importe où [1]. » On trouvera la nomenclature des contradictions dans les notes qui accompagnent le texte de ce manuscrit. Et comment les concilier toutes sinon par l'énigme éternelle dont Ponce-Pilate embarrassa le Christ : « Qu'est-ce que la vérité ? »

1. Marcellus, *op. cit.*, p. 17.

Voyage de Julien
à Jérusalem

Note Du voyage que jai fait avec Monsieur de ~~Chateaubriand~~, De Pari à jérusalem et de jérusalem à Pari en 1806 et 1807 connu sous le nom de julien, dan quel que Passage De Son itinéraire

---

Nou Somme partie de Pari pour lyon le Dimanche 13 juillet
1806 à 3 heur apres midi, nou y Somme arrivé le mardi 15 à
7 heur du matin, ce qui fait 40 heur de route, nou y Somme
Resté 12 heur, dans ce peu de temps jai parcouru la ville, que
jai trouvé tres belle, dont la plus Grande partie des maison
y Sont tres Bien Batie et avec des materiaux beaucoup plus
Dur que les notre de pari, ce qui les rendent plus Solide et de
plus longue duré, Etant ausi moin Etonné par le roulement des
voiture qui y Sont en Bien moin Grande ~~quantité~~, par lusage
que Beaucoup de personne tres riches et comme y faut ont ~~plutôt~~
D'allerent à pied, quand aux Edifice je nést vû que l'hotel de
ville qui Est tres ~~beau~~ tres Grand dont l'interieure Est
fort Bien distribué pour toute son administration.
Nous Somme partie de lyon le mardi à 7 heur du Soir, nou
avon Eté jusquà Suse, qui Est Environ à 10 ou 12 lieux de turin
Dont la route n'est qu'une chaine de montagne qui forment
Des précipice de Droite et de gauche qui Sont tout à la fois
Effrayant, et curieux de voir les Eaux percer par differents
Endroits des rocher, Sur les quels il Se forme des nappe de
Glace et la chute abondante de Ses Eaux qui tombent dans le
Ravin lui donne un cours Si rapide qu'elles Submergent des
Pierres Enormes, qui la met toute En mousse le Bruit En Est
ausi Effrayant ce qui Est Encore ~~plus~~ Effrayant c'est l'imprudence des
Postillon qui vont au grand galop En décendant les montagnes
Dont il n'y a que les voiture tres Solide qui puissent Supporter

Note du voyage que j'ai fait avec Monsieur de Chateaubriand[1] *de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris en 1806 et 1807, connu sous le nom de Julien dans quelques passages de son Itinéraire.*

Nous sommes partis[2] de Paris pour Lyon, le dimanche 13 juillet 1806, à trois heures après midi ;

1. *de Chateaubriand* a été raturé sur le manuscrit par l'intéressé lui-même. Voir notre introduction, p. 24-25 et le fac-similé folioté 1.

2. Voici, dans une lettre de Joubert à Mme de Vintimille, le récit détaillé, et amusant, de ce départ : « Chateaubriand partit de Paris, le dimanche 13 juillet, à trois heures après midi, pour se donner le plaisir de voyager toute la nuit. Dans la matinée, il eut du loisir, et en employa une partie à visiter ses plus chers amis, quoiqu'il eût reçu leurs adieux la veille au soir. Il vit entre autres M. Molé, à qui, par parenthèse, il recommanda, en cas d'événement, son oraison funèbre, dont il lui assigna la place, laissant d'ailleurs à son choix le texte et les divisions... Rentré chez lui, il se trouva du temps de reste, et, pour se désennuyer par quelque fantaisie, il se fit apporter des armes ; j'entends des armes à acheter, des pistolets, des carabines, des *espingoles*. Je nomme ces dernières sur la foi de la relation qu'on m'a faite, car je ne sais pas ce que c'est. Je n'avais jamais lu ou entendu ce mot depuis Louvet. L'ennui était grand, apparemment, et la fantaisie fut forte. Il prit beaucoup de cette menue artillerie ; M. de Clausel, homme digne de foi, m'a protesté qu'il lui en avait vu payer pour 800 francs... Il eut besoin sans doute de beaucoup d'adresse pour distribuer ce surcroît d'équipage dans sa voiture déjà pleine, et surtout pour l'y cacher aux yeux très pénétrants de Mme de Chateau-

nous y sommes arrivés le mardi 15 à sept heures du matin, ce qui fait quarante heures de route. Nous y

briand, qui lui avait déclaré l'avant-veille, en ma présence, qu'en voyage « elle aimerait mieux voir un brigand qu'un pistolet ». Tous ces arrangements finis, les chevaux arrivèrent, et on partit. Il avait pour voiture une grosse, grande et belle dormeuse : c'est son bâton de voyageur. » Ici apparaît *Julien*, et dans quel costume ! « Cette porteuse démarre, en emportant sa femme et lui dans le fond, une énorme femme de chambre sur le devant, et, sur le siège, le frère de la cuisinière (*Julien*) qu'il emmène à Constantinople, et que, par une bizarrerie dont assurément il rira pendant toute la route, il s'est avisé d'habiller comme un icoglan. Il faut vous dire que cet icoglan, qui est d'ailleurs un brave garçon, a au moins ses quarante-six ans, et la peau d'un rôti brûlé. Or, il l'a affublé d'une espèce de turban bleu, orné de galons d'or, petite veste et pantalon de même couleur. Il a oublié les moustaches, ce qui sera la cause que le pauvre homme, qui a l'air fort doux et l'œil d'un menuisier honnête, tel qu'il l'avait toujours été, ne pourra faire peur à personne et fera rire tout le monde, à commencer par son patron.

« Il arriva que le postillon se trouva vêtu comme le domestique, et tout à neuf, ce qui fit faire à la portière de la maison des conjectures qu'elle communiquait à tous ceux qui entraient, l'un après l'autre, pour dîner chez sa maîtresse, ce jour-là, et qu'heureusement pour lui le voyageur n'entendit pas : « Voyez-vous, Monsieur ? voyez-vous, « Madame ? disait-elle, le postillon et le domestique ont le même habit. « Monsieur part aux dépens du gouvernement. Oh ! il a une belle « place ! » Quelques charitables personnes voulurent se donner la peine de redresser ses idées ; mais elle persista sur la haute opinion qu'elle avait de ce départ, et, au passage de la voiture, on remarqua qu'elle fit une de ces profondes inclinations de corps, de ces révérences d'anéantissement que ses semblables réservent pour les occasions où il entre de ce respect qu'on rend aux têtes couronnées. » (*Pensées, Essais, Maximes et Correspondance* de J. Joubert, p. p. Paul Raynal, t. I, p. 362. 1850, 2ᵉ édition.)

sommes restés douze heures. Dans ce peu de temps j'ai parcouru la ville, que j'ai trouvée très belle, dont la plus grande partie des maisons y sont très bien bâties et avec des matériaux beaucoup plus durs que les nôtres de Paris, ce qui les rend plus solides et de plus longue durée, étant aussi moins étonné par le roulement des voitures, qui y sont en bien moins grande quantité, par l'usage que beaucoup de personnes très riches, et comme il faut, ont d'aller à pied. Quant aux édifices je n'ai vu que l'hôtel de ville qui est très grand, dont l'intérieur est fort bien distribué pour toute son administration. Nous sommes partis de Lyon [1] le mardi à sept heures du soir. Nous

1. Julien est ici plus complet que Chateaubriand ; celui-ci se contente d'écrire : « De Paris à Milan je connaissais la route. A Milan je pris le chemin de Venise... » (*Itinéraire*, t. I, p. 4.) Dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (2e partie, liv. IV, p. 507) il n'a dit guère plus, sa vie « étant exposée heure par heure dans l'*Itinéraire* » ! Toutefois, en trois lignes, il signale la présence de Mme de Chateaubriand, qui l'accompagna jusqu'à Venise. Ni lui, ni Julien n'en disent rien dans leur *Itinéraire*. Ils passent également, tous deux, sous silence une petite aventure qui leur arrive à Lyon, et que Mme de Chateaubriand, précisément, a soigneusement consignée dans ses *Souvenirs* où nous avons plaisir à la retrouver : « En passant à Lyon, au moment où nous traversions la place Bellecour, deux pistolets, qui se trouvaient bien imprudemment placés dans le cylindre de la voiture, partirent en même temps et mirent le feu à ce cylindre dans lequel se trouvaient une boîte de poudre et un sac de louis. C'était plus qu'il n'en fallait pour nous faire sauter et avec nous une foule de monde qui

avons été jusqu'à Suze, qui est environ à dix ou douze lieues de Turin, dont la route n'est qu'une chaîne de montagnes qui forment des précipices, de droite et de gauche, qui sont tout à la fois effrayants et curieux de voir les eaux percer, par différents endroits, des rochers, sur lesquels il se forme des nappes de glace. Et la chute abondante de ses eaux, qui tombent dans le

entourait la voiture. M. de Chateaubriand eut la présence d'esprit, après m'avoir jeté dans les bras du premier venu, de retirer le sac et la boîte et de descendre ensuite. On répara le dommage et nous continuâmes notre route... » Joubert écrit à Mme de Vintimille, d'après une lettre même qu'il avait reçue de Chateaubriand, une version un peu différente de cette aventure... « Dans la matinée, il eut du loisir comme à Paris, et, ne sachant qu'en faire, et par la pure horreur du vide, il se mit à charger ses armes. Entendez bien que ce fut toujours en cachette, et par un passe-temps ignoré de tout autre que de lui... Il part. Au moment où la voiture arrivait sur la place Bellecour, un de ses pistolets prend feu sur son repos. Au bruit de l'explosion Mme de Chateaubriand s'évanouit ; les chevaux s'arrêtent ; tout le monde accourt et les environne. On descend ; personne, grâce au ciel, n'est blessé ; Mme de Chateaubriand revient à elle, et déjà on se félicite d'avoir échappé au péril, quand tout à coup quelqu'un s'écrie que le feu est à la voiture... Alors Chateaubriand se ressouvint qu'il avait caché, dans un coin, quatre ou cinq livres de poudre ! — Heureusement, dit-il, il ne perdit point la tête ; il ouvrit sa voiture, y monta, saisit le paquet fatal, et, trouvant que les cordons de ce paquet étaient en feu, il l'éteignit. — Sans son courage et son industrie, ajoute-t-il, car l'abominable ose se vanter, plaisanter même, lui, sa femme, la berline, le postillon et les chevaux étaient en l'air !... » (Joubert, *loco cit.*, p. 366.) Mme de Chateaubriand aurait alors fait jeter dans le Rhône « la poudre, et peut-être les armes ».

ravin, lui donne un cours si rapide qu'elles submergent des pierres énormes, qui la met tout en mousse. Le bruit en est aussi effrayant. Ce qui est encore effrayant [1], c'est l'imprudence des postillons, qui vont au grand galop en descendant les montagnes, dont il n'y a que les voitures très solides qui puissent supporter ce train-là [2]. Aussi vous trouvez toujours, au bas des grandes montagnes, un charron, et un serrurier en voitures, pour réparer ce qui peut se briser. Quant aux bois, je n'ai vu que des sapins. Le mont Cenis était très praticable pour les voitures. On y travaillait encore pour en élargir la route. Nous avons couché à Suse, et repartis le lendemain matin pour aller à Milan dont la route était plus douce et plus coulante. Nous avons passé par Turin, où nous y sommes arrêtés que pour y prendre une cantine. Je n'ai vu de la ville que les rues dans lesquelles nous avons passé, que j'ai trouvées très propres et belles, les maisons bien alignées et de même hauteur, et une superbe place où se réunit la troupe. Nous avons

1. Première version : *à craindre*. Le mot a été barré. Julien a le sens littéraire. Il n'ignore pas la force du redoublement.

2. Julien est encore sous le coup sans doute de l'accident de Nevers, où ils faillirent tous être jetés dans la Loire. « A cela il n'y a rien à dire : on n'est pas responsable du fait d'autrui, fût-on noyé. » (Joubert, *loco cit.*, p. 365.)

continué notre route, jusqu'à Milan [1], qui n'était pas moins belle, bordée de mûriers, de figuiers, des plaines de riz et de blés de Turquie. Malgré les grandes chaleurs qu'il faisait tout en était d'un vert de printemps. Nous y sommes restés une journée, que j'ai employée à me promener dans la ville, qui est très grande, et bien aérée par la largeur des rues et leur propreté. Une partie des trottoirs sont dallés en pierres de taille, assez éloignées de la chaussée pour ne pas craindre les éclaboussures des voitures. Nous sommes repartis de Milan le lendemain, pour Venise. Toujours très belle route jusqu'à Fusine, qui est un endroit près du golfe de Venise, où il y a des gondoles qui attendent les voyageurs, pour les mener jusqu'à Venise, dont la traversée se fait en moins de trois heures. Nous y sommes arrivés le mercredi 23, à sept heures du soir. Ce qui fait dix jours et quatre heures employés de Paris à Venise.

1. C'est à Milan que Chateaubriand, si gai depuis son départ de Paris, aurait été pris d'une profonde mélancolie. Il écrit à Joubert une longue lettre triste, et s'occupe à regretter ses amis. « Il est prêt à pleurer, dit-il, quand il songe qu'il ne pourra pas avoir de nos nouvelles. » Il reconnaît « qu'on est bien insensé et même bien coupable de s'éloigner aussi volontairement de ceux qu'on aime et dont on est aimé... ; et pourquoi ? ajoute-t-il, pour aller où ?... Il n'en sait rien ! » (Joubert, *loco cit.*, p. 367.) — Aveugle Julien, qui n'a rien remarqué de la tristesse d'un maître qu'on disait égoïste !

Nous y sommes restés cinq jours. L'on n'est pas étourdi des voitures ni des chevaux, car on ne fait usage ni de l'un ni de l'autre. Ce sont ces mêmes gondoles qui conduisent dans toute la ville, qui est bâtie sur pilotis dans le golfe. Cependant, l'on peut parcourir toute la ville à pied sec, par le moyen des ponts et quais qui y sont pratiqués, mais il faut faire beaucoup de chemin pour gagner les ponts, même pour aller vis-à-vis chez soi. Comme ces gondoles ne sont pas très chères, n'étant menées que par un seul homme, fait que tout le monde peut s'en servir ; les personnes plus riches, qui veulent aller plus vite, prennent plusieurs hommes. L'on peut tenir six personnes dans l'intérieur de la gondole, qui est en forme de caisse de voiture, en carré long, garnie de banquettes, et le pourtour du dehors drapé en drap noir, comme les corbillards de Paris[1]. Il y en a de plus simples, comme

1. La même idée se trouve énoncée par Chateaubriand, dans une lettre à Bertin, que celui-ci publia dans *le Mercure* (16 août 1806) : « Ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre. » Joubert, qui n'est pas dupe des mots, critiquait vivement tout ce passage : « Je meurs moi-même, écrivait-il, je meurs de peur que le *Publiciste* ne s'empare de cette phrase, et que l'*étoile* du pauvre Chateaubriand ne soit battue dans cette petite occasion. » — La majeure partie de cette lettre, que Bertin éditait pour donner « des nouvelles du voyageur auquel s'intéressent si vivement les amis de la religion et des lettres », reparaît presque mot pour mot

des batelets pour les gros effets et provisions. Ces gondoles circulent dans la ville, comme les voitures dans Paris. Ce que j'ai trouvé désagréable, c'est l'odeur de marais, qui existe continuellement. Cela n'ôte rien de la beauté et de l'agrément de la ville, principalement la place Saint-Marc qui est la promenade de beaucoup de monde, bordée d'un très beau port, et de superbes édifices comme palais et églises. Près du port, il y a une tour très élevée, du haut de laquelle on découvre toute la ville, et très loin, en mer ; au bout de la place il y a un carré de galerie en forme de celles du Palais-Royal, tenant de même boutiques de luxe, de tous genres de marchandises ainsi que des cafés et jeux, mais n'étant pas si bien éclairés ni tenus avec la même élégance qu'à Paris. Les appartements des maisons de la ville sont très grands, en partie dallées en granit rougeâtre, qui se lave tous les jours. Les auberges et hôtels garnis sont bien tenus, fort proprement, et bonne cuisine française. Ils ont l'usage de vous servir une assiette de fromage râpé avec le potage.

dans l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Mais il y a supprimé ce passage banal. Cette comparaison d'un goût douteux n'existe donc plus que dans l'*Itinéraire* de Julien où elle est un des ornements. — La même idée des gondoles mortuaires fut reprise plus tard par Chateaubriand dans ses *Mémoires*...

Nous sommes partis de Venise[1] pour Trieste, le lundi 28 à dix heures du soir[2]. Après avoir navigué environ six heures pour gagner terre, nous avons pris la poste avec ces chariots allemands ; à cha-

1. Sur l'emploi du temps de Chateaubriand à Venise, les souvenirs de Mme de Chateaubriand nous renseignent mieux encore que nos deux voyageurs et complètent leur *Itinéraire*. « ... Nous trouvâmes à Venise M. de La Garde, commissaire général de la police. Son dévouement à Bonaparte ne l'empêcha pas de nous bien recevoir ; il nous fit beaucoup de politesses, nous donna un très bon dîner (à moi), et nous fit toutes sortes d'offres de service. Certes un préfet de Charles X n'aurait pas si bien reçu des gens en disgrâce.

« Ce fut à Venise que j'entendis pour la première fois un improvisateur, M. Armani. Il vint nous voir à l'auberge, et, sans nous connaître, il commença à improviser des vers auxquels je ne comprenais rien, mais que M. de Chateaubriand trouva assez bons. Il ne parla pas moins d'une heure et ne finit, je crois, que parce que nous lui dîmes que nous étions obligés de sortir... M. de Chateaubriand quitta Venise le 28 juillet 1806 pour aller s'embarquer à Trieste. » — Mme de Chateaubriand écrit encore de son mari : « Il est tout glorieux parce qu'il a trouvé une nouvelle traduction de son ouvrage, qu'on a imprimé ici, et qui paraît en ce moment. Pour moi, je ne suis que triste parce que je vais bientôt le perdre. » (Lettre citée par Joubert, *loco cit.*, p. 371.) — Je rêve du livre définitif sur les deux époux avec cette phrase sensationnelle et appropriée, en épigraphe.

2. « Venise, 29 juillet. — M. de Chateaubriand est parti hier au soir à dix heures. Je n'ai point eu, Madame, la permission de le suivre, comme vous le croyiez et comme je l'espérais. Il a craint pour moi les fatigues du voyage et je n'ai pu lui faire comprendre tout ce que je souffrirais pendant son absence... » (Mme de Chateaubriand à Mme Joubert. Cf. *les Correspondants de J. Joubert*, 1785-1822. Lettres inédites p. p. P. de Raynal. Nouvelle édition, 1885, p. 217.)

que relais il faut aussi changer de voiture, ce qui est désagréable de remettre tous ses effets d'une voiture dans l'autre. Nous sommes arrivés le mardi 29, à minuit [1], très fatigués par la dureté de ces voitures et mauvaise route. Le lendemain M. de Chateaubriand s'est occupé de chercher un bâtiment pour Smyrne. M. le consul français lui en a trouvé un, qui était un bâtiment marchand impérial, prêt à faire voile. Aussitôt nous nous sommes munis de ce qu'il nous fallait à bord pour notre coucher [2]. Quant à la nourriture nous étions nourris par le capitaine. Je n'ai vu de la ville que le port, garni de beaucoup de bâtiments, ce qui m'a fait juger la ville très commerçante.

Nous nous sommes embarqués le vendredi 1er août; mais le vent n'étant pas favorable pour sortir du port, nous y sommes restés jusqu'au lendemain, à la pointe du jour, que le pilote du port est venu nous prévenir qu'il pouvait nous en sortir. Comme je n'avais jamais été sur mer je m'en faisais une idée plus dangereuse,

1. Chateaubriand écrit: « J'entrai à Trieste le 29, à midi. »

2. « M. Séguier, consul de France à Trieste, eut la bonté de me faire chercher un bâtiment; on en trouva un prêt à mettre à la voile pour Smyrne: le capitaine me prit à son bord avec mon domestique. » (*Itinéraire*, t. I, p. 6.)

n'en voyant aucune pendant deux jours. Mais le troisième, il s'élève une tempête, les éclairs, le tonnerre, enfin un orage terrible qui, aussitôt, a grossi la mer d'une force effrayante. Notre équipage n'était composé que de huit matelots, d'un capitaine, d'un officier, d'un pilote et d'un cuisinier et cinq passagers compris M. de Chateaubriand et moi, ce qui faisait en tout dix-sept hommes ; alors, nous nous mîmes tous à aider aux matelots pour fermer les voiles, malgré la pluie, qui nous a eu bientôt traversés, ayant ôté nos habits pour agir plus librement. Ce travail m'occupait à ne pas craindre autrement le danger qui, à la vérité, est plus effrayant par l'idée qu'on se forme que d'y être exposé [1]. Pendant deux jours les orages se sont succédé, ce qui m'a aguerri dans mes premiers jours de navigation, et sans en être incom-

1. « A trois heures on plia les voiles, et l'on suspendit une petite lumière dans la chambre du capitaine, au pied d'une image de la sainte Vierge... A sept heures du soir, l'orage était dans toute sa force. Notre capitaine autrichien commença une prière au milieu des torrents de pluie et des coups de tonnerre. Nous priâmes pour l'empereur François-Joseph II, pour nous et pour les marins « sepolti in questo sacro mare ». Les matelots, les uns debout et découverts, les autres prosternés sur des canons, répondaient au capitaine... » (*Itinéraire*, t. I, p. 8.) Il est au moins surprenant que cette touchante cérémonie n'ait point frappé Julien. Il n'en dit mot. Nous mettrons cette lacune sur le compte de la tempête

modé. Le calme étant rétabli, M. de Chateaubriand, qui craignait que je ne sois malade en mer, me dit : « Me voilà rassuré sur votre santé, puisque vous avez bien supporté ces deux jours d'orage, vous pouvez vous tranquilliser pour tout autre contretemps. » Ce qui n'a pas eu lieu dans le reste de notre trajet jusqu'à Smyrne. Le 10, qui était un dimanche, M. de Chateaubriand fait aborder près d'une ville turque, nommée Modon où il a débarqué pour aller en Grèce. Dans les passagers qui étaient avec nous, il y avait deux Milanais qui allaient à Smyrne pour faire leur état de ferblantier et fondeur d'étain. Dans les deux il y en avait un nommé Joseph, qui parlait assez bien la langue turque, à qui M. de Chateaubriand proposa de venir avec lui comme domestique interprète, dont il fait aussi mention dans son itinéraire, que ce voyage ne serait que de quelques jours, comme il nous le dit en nous quittant, et qu'il rejoindrait le bâtiment à une île où nous devions passer dans quatre ou cinq jours, et qu'il nous attendrait dans l'île s'il arrivait avant nous. Comme M. de Chateaubriand trouvait en cet homme ce qui lui convenait pour ce petit voyage, il me laissa à bord pour continuer ma route jusqu'à Smyrne, et avoir soin de tous nos effets. Il m'avait remis une lettre de recommandation près le consul français, en

cas qu'il ne nous rejoigne pas. Ce qui est arrivé. Le quatrième jour nous sommes arrivés à l'île indiquée. Le capitaine est descendu à terre, et M. de Chateaubriand n'y était pas. Nous avons passé la nuit jusqu'à sept heures du matin. Le capitaine retourne à terre, pour prévenir qu'il était obligé de partir, ayant bon vent, et obligé de tenir compte de son trajet. De plus, il y avait un pirate qui cherchait à nous approcher, ce qui a forcé le capitaine de se mettre en défense ; il a fait charger ses quatre pièces de canon et fait monter sur le pont ses fusils, pistolets et armes blanches ; mais, comme le vent nous était avantageux, il nous a abandonnés. Nous sommes arrivés un lundi 18, à sept heures du soir, dans le port de Smyrne [1].

1. Tout ce paragraphe, coché par Chateaubriand sur le manuscrit de Julien, est cité dans les *Mémoires d'outre-tombe*, mais avec des corrections ; elles sont surtout grammaticales. Je n'en énumère que les principales. Il sera loisible à tous de contrôler.

P. 50, l. 18, *Alors le pilote...*

l. 19, *je m'étais fait une idée exagérée du danger, car je n'en voyais aucun pendant deux jours.*

P. 51, l. 3, *enfin un orage terrible nous assaillit et grossit la mer d'une façon effrayante.*

l. 10, *dont nous fûmes bientôt traversés.*

l. 12, *et me faisait oublier le danger...*

l. 13, *qu'il ne l'est réellement...*

l. 24, *je n'en étais aucunement incommodé.*

P. 52, l. 1, *Lorsque le calme fut rétabli, il me dit...*

Comme il était trop tard, je ne suis descendu à terre que le lendemain matin, ce qui m'a fait grand plaisir de mettre le pied à terre ferme. Le capitaine me conduit chez le consul de France [1]. Je lui remis la lettre de M. de Chateaubriand. Aussitôt il me fit conduire dans une auberge française [2], me disant qu'il était très fâché de ne pas avoir un logement commode pour

P. 52, l. 2, *que je ne fusse malade...*
l. 8, *a fait aborder...*
l. 17, *Il nous dit en nous quittant que ce voyage...*
l. 20, *et qu'il nous attendrait dans cette île s'il y arrivait avant nous.*
P. 53, l. 1, *pour le cas où il ne nous rejoindrait pas, c'est ce qui est arrivé.*
l. 3, *et l'avons attendu jusqu'à...*
l. 6, *forcé de partir...*
l. 8, *il voyait un pirate...*
l. 10, *il était urgent de se mettre promptement en défense...*
l. 13, *Il fit...*
l. 17, *le pirate nous abandonna...*

Et voici une nouvelle note pour la prochaine édition de l'ouvrage de M. Albalat, *le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains.*

1. Chateaubriand nous a laissé le nom de cet aimable consul qu'il désigne ainsi : « M. Chauderloz, frère de M. de la Clos. » A la manière dont il estropie ces noms, il est permis de croire qu'il ne connaissait guère *les Liaisons dangereuses*, de Choderlos de Laclos, que de vague réputation. (*Itinéraire*, t. II, p. 19.)

2. « Cette auberge, tenue par une veuve, jouissait d'une très belle vue sur le port... Julien y occupait un appartement fort propre et meublé à l'européenne. » (*Ibid.*, p. 21.)

recevoir M. de Chateaubriand, mais qu'il le priait, à son arrivée, de venir prendre ses repas chez lui [1]. Le capitaine vient avec moi à l'auberge, comme c'était l'heure du dîner. Etant une table d'hôte, nous nous mîmes à table avec tout le monde, qui était environ de vingt personnes, composé de Grecs, d'Anglais et d'Italiens, dont les derniers parlaient français. Ils me firent beaucoup de questions, auxquelles je répondais avec prudence, me trouvant seul de Français avec différentes nations. Malgré cela, je faisais honneur au dîner, surtout ayant vécu en marin pendant dix-huit jours, nourriture à laquelle je n'étais pas habitué. Je retrouvais une table servie [2] comme à Paris, ayant potage, bœuf, entrée, entremets, dessert, pain et vin à volonté, le tout très bien accommodé, à raison de trois francs par tête. Après le dîner, j'ai choisi un logement de deux chambres, fort propres et bon lit. Ensuite, j'ai retourné à bord avec le capitaine, pour rapporter tous nos effets à l'auberge. J'attendais M. de Chateaubriand de jour en jour; il n'est arrivé que le 2 de septembre [3],

1. « Il ne me logea point chez lui, parce qu'il était malade. » (*Itinéraire*, t. II, p. 19.)

2. Ce n'est pas la table servie comme à Paris qui frappe Chateaubriand, ce sont les femmes élégantes qu'il visite « qui semblaient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi ». (*Ibid.*, p. 26.)

3. Notons, dès à présent, que Julien est muet sur l'ovation qui au-

ce qui fait, depuis le 10 août qu'il nous a quittés, jusqu'au 2 septembre qu'il est arrivé à Smyrne, vingt-trois jours d'absence. Ce qui m'inquiétait beaucoup, d'après sa promesse de nous rejoindre au bout de quatre jours. Il n'avait emporté pour ce temps que peu de linge et d'argent [1]. Pendant tout ce temps, je me suis promené dans toute la ville, que j'ai trouvée très agréable et commerçante, ayant un très beau port rempli de bâtiments de toutes nations, comme étant le centre des îles de l'Archipel, ce qui amène beaucoup d'étrangers. Outre cela, la ville est très peuplée, il y réside beaucoup de Français, de Grecs, de Juifs et les Turcs, qui sont le peuple du pays. Et chacun dans son quartier. Les Français tiennent dans l'horlogerie, orfèvrerie, bijouterie et autres marchandises de luxe, tiennent aussi les meilleures auberges, cafés et billards. Les Grecs sont employés dans les ouvrages de bâtiments, comme menuiserie et autres ouvrages en bois. Les Juifs sont les agents de com-

rait été faite à Chateaubriand, à son retour, par les matelots qui l'auraient reçu « avec de grandes démonstrations de joie ». (*Itinéraire*, t. II, p. 18.)

« 1. Je laissai à bord Julien, mon domestique français, que j'envoyai m'attendre avec le vaisseau à la pointe de l'Afrique, ou à Smyrne si je manquais le passage du vaisseau. J'attachai autour de moi une ceinture qui renfermait ce que je possédais en or. » (*Ibid.*, t. I, p. 26.)

merce des Turcs. La classe ouvrière turque travaille beaucoup en serrures, et ce qui concerne leurs chaussures, habillement, buffleterie et sellerie. Les maisons sont, en grande partie, légèrement bâties, construites avec des espèces de briques de terre séchée au soleil, et, de trois pieds en trois pieds de hauteur, de soliveaux en bois de sapin sur toute la longueur du mur, et couvertes en tuiles creuses. L'intérieur n'est qu'en bois, planches et cloisons, il n'y a que les maisons des chefs, des consuls et les grands magasins qui sont bâties très solidement, à ne pas craindre le feu comme toutes ces maisons-là. Toutes les boutiques, qui se trouvent réunies dans un endroit qui se nomme bazar, ne sont aussi qu'en bois comme nos baraques de foire ; mais il y a, de distance en distance, des magasins, en forme de voûte de cave, qui ne craignent pas le feu. Alors, ils resserrent toutes leurs marchandises dans ces magasins, lorsqu'il leur arrive quelques incendies qui est un de leurs fléaux. Un second, qui est la peste, particulièrement dans le quartier turc où les places sont remplies de toutes les ordures de la ville, jusqu'aux animaux qui y meurent. Les rues en sont fort étroites, dans lesquelles il y a pour ruisseaux une rigole, pour égoutter les eaux qui, n'ayant pas assez de pente pour l'écoulement, fait qu'elles y séjournent et

croupissent. Ce qui leur donne un mauvais air dans ce quartier-là. Les autres quartiers sont beaucoup plus propres et plus aérés, et sont moins sujets aux maladies. Un troisième encore à craindre, ce sont les avanies du peuple turc, qui se permet de venir chez vous piller, brûler et même tuer, dont on ne fait pas grande recherche contre les auteurs, à moins qu'on les arrête sur le fait ; comme ce n'est pas envers leurs compatriotes qu'ils font ces sortes d'avanies, fait qu'ils ne s'en occupent pas autant. Je crois qu'elle serait plus peuplée si elle n'était pas aussi sujette à tant de fléaux. Cependant les Turcs font des patrouilles, nuit et jour, et ramassent ceux qui leur paraissent suspects, mais ils sont plus sévères pour les Grecs et les Juifs que pour les leurs. Quant aux Français, ils y avaient une très grande liberté, étant soutenus et dépendant de leur consul. Outre les patrouilles, il y a encore dans les rues et les carrefours, de distance en distance, sept à huit chiens qui en défendent le passage la nuit. Ces chiens sont nourris par tout le monde du quartier. Le jour, ils restent couchés, près l'un de l'autre, dans une place qu'ils adoptent, dont ils ne se dérangent pour personne, ni même pour les chevaux et chameaux, qui font le tour du peloton pour éviter de marcher sur eux. Ils sont si fidèles à leur poste

qu'ils ne changent pas de quartier. S'il y en a qui vont dans d'autres, tous les autres chiens se jettent dessus ; ils les étranglent, s'ils n'ont pas la force de s'échapper.

Avant de quitter Smyrne le maître de l'auberge[1] a voulu me mener déjeuner dans une auberge turque, qu'il connaissait beaucoup. Nous sommes entrés dans une chambre très sombre, où il y avait pour tout meuble une natte assez propre, au pourtour, et le milieu plus noir, qui est la place où l'on met les plats. Nous nous asseyons à la turque ; j'avais peine à ployer mes jambes de cette manière. Un quart d'heure après, un Turc nous apporta un plat, sur lequel il y avait, dans le fond, une espèce de crêpe où il avait versé dessus des morceaux de mouton, gros comme le pouce, rissolés au fond, et remis par-dessus deux autres crêpes, qui étaient pour nous servir de pain. Comme l'on ne vous donne ni couteau, ni fourchette, vous vous servez du pouce et de deux doigts, pour déchirer de la crêpe et prendre un morceau de viande que vous mangez. J'ai trouvé ce mets-là fort bon. Il ne vous donne à boire que de l'eau, et encore que lorsque vous en demandez ; après notre repas fait ainsi, nous sommes allés

1. Ne faut-il pas lire la *maîtresse* ? « Cette auberge, tenue par une veuve... » (*Itinéraire*, t. II, p. 21.) Ici Julien, vous n'avez plus « l'œil d'un menuisier honnête ». Serait-ce par imitation d'un maître volage ?

chez un autre Turc, qui vendait des boissons acides et sucrées et très fraîches, que j'ai trouvées plus agréables que du vin et, de là, au café, qu'on prend avec le marc et sans sucre. Mais ils vous en donnent lorsque vous en demandez, ce que j'ai fait, et je laissai aussi reposer un peu le café ; alors je prenais de bon café. Mais il y a dans la ville, pour toutes les autres nations, des cafés, des billards comme en France. Les promenades sont plus belles que dans beaucoup d'autres villes turques, qui n'ont que les cimetières garnis de cyprès. Les jardins sont aussi mieux plantés et cultivés, mais la plupart sont banaux, car chacun va s'y promener, et prend les fruits qui lui convient ; aussi ne les mange-t-on pas très mûrs, excepté dans les jardins qui sont entièrement renfermés. Il y avait à cette époque raisins, figues, pêches, pommes, poires, melons et pastèques, qu'on nomme en France melons d'eau, mais qui n'y mûrissent pas comme dans le Levant. Les Turcs en font grand usage, même sans pain, et cela leur donne à boire et à manger, par la quantité d'eau que le fruit rend. Dans le cours de notre promenade, nous sommes entrés dans un de ces jardins turcs, mais, ne voulant pas agir comme font leurs concitoyens, nous avons aperçu un Turc qui était dans le sien, nous avons été lui demander à acheter

une pastèque, il nous en a donné deux, et n'a pas voulu recevoir d'argent ; il avait avec lui un petit enfant d'environ cinq ans, à qui j'ai donné dix paras, qui peut valoir huit sols de France ; le père ne s'y est pas opposé, ce qui m'a fait grand plaisir. Ils ont de l'eau douce très abondante, et par le moyen d'une roue garnie de petits seaux qui puisent l'eau dans la source. Cette roue, tournée par un cheval, en monte l'eau qui se verse dans un réservoir ; après ils la font couler dans des tranchées, pour arroser leurs jardins, dont les plantes et les arbres viennent très bien. Je suis resté dans cette ville depuis le 19 août jusqu'au 4 septembre. Ce qui fait dix-sept jours et M. de Chateaubriand deux jours[1]. Nous sommes partis de Smyrne à minuit[2] pour aller à Constantinople par terre. Ce qui a forcé M. de Chateaubriand de laisser chez M. le consul de Smyrne deux matelas, deux paires de draps, et un oreiller, et un nécessaire[3], qui nous servaient à bord du bâtiment qui nous avait amenés de Trieste à Smyrne, ne pouvant nous charger que de nos effets de corps,

1. « Il me tardait de voir des chameaux et d'entendre le cri du cornac. » (*Itinéraire*, t. II, p. 28.)

2. Légère confusion d'heures. « Il était minuit quand nous arrivâmes au kan de Ménémen. » (*Ibid.*)

3. C'est là ce que Chateaubriand nomme, dans son *Itinéraire* (t. II, p. 20), « une partie de mes malles ».

pour avoir moins de chevaux ; il nous en a fallu sept. Un pour M. de Chateaubriand, un pour moi, un pour notre émissaire, un pour le domestique interprète, deux pour nos bagages, et un pour notre conducteur [1]. Nous marchions à petites journées, tantôt le jour, tantôt la nuit, selon comme nos chevaux étaient fatigués, car il faisait très chaud, mais nous trouvions, environ de trois lieues en trois lieues, des rafraîchissements, tant pour nous que pour nos chevaux. Cette route étant pratiquée par les caravanes, il se trouve à cette distance des baraques, occupées par deux ou trois Turcs qui vendent des fruits selon la saison. Il y avait melon, pastèques et raisins, petits pains à l'usage du pays et, pour boisson, de l'eau très fraîche ; il y avait aussi des bâches pleines d'eau pour les chevaux et les chameaux [2]. Quant à notre nourriture, nous avions fait

1. « Le tout moyennant une somme assez considérable... » (*Itinéraire*, t. II, p. 20.)

2. Chateaubriand a vu de façon bien différente ces baraques et ces vendeurs de pastilles : « J'aperçus de loin une multitude de lumières éparses : c'était le repos d'une caravane. En approchant, je distinguai des chameaux, les uns couchés, les autres debout ; ceux-ci, chargés de leurs fardeaux ; ceux-là, de leurs bagages. Des chevaux et des ânes débridés mangeaient l'orge dans des seaux de cuir, quelques cavaliers se tenaient encore à cheval, et les femmes voilées n'étaient point descendues de leurs dromadaires. Assis les jambes croisées, sur des tapis, des marchands turcs étaient groupés autour des feux qui servaient aux esclaves à préparer le pilau ; d'autres

une bonne cantine à Smyrne, étant prévenus que les villages étaient loin l'un de l'autre. Nos chevaux avaient aussi la leur, qui était de la paille d'orge hachée et de l'orge. Nous marchions jusqu'aux endroits où se reposent les caravanes, qui est comme un camp. On met ses chevaux au piquet, près de soi. Nous avions pour notre coucher, M. de Chateaubriand et moi, chacun deux couvertures piquées, que nous avions achetées à Trieste [1], l'une pliée en deux, sur laquelle nous couchions, et l'autre pour nous envelopper ; mais les nuits sont si fraîches que nos couvertures étaient mouillées, comme s'il avait plu ; mais aussi le premier rayon de soleil nous séchait. Enfin, après quelques

voyageurs fumaient leurs pipes à la porte du kan, mâchaient de l'opium, écoutaient des histoires. On brûlait le café dans des poêlons : des vivandiers allaient de feux en feux, proposant des gâteaux de blé grué, des fruits et de la volaille ; des chanteurs amusaient la foule ; des imans faisaient des ablutions, se prosternaient, se relevaient, invoquaient le prophète ; des chameliers dormaient étendus sur la terre. Le sol était jonché de ballots, de sacs de coton, de *couffes* de riz. Tous ces objets, tantôt distincts et vivement éclairés, tantôt confus et plongés dans une demi-ombre, selon la couleur et le mouvement des feux, offraient une véritable scène des *Mille et une Nuits*..

« Je me souviens alors, pour la première fois, que je foulais les plaines de l'Asie, partie du monde qui n'avait point encore vu la trace de mes pas, hélas ! ni ces chagrins que je partage avec tous les hommes... » (*Itinéraire*, t. II, p. 28.)

1. « On étendit à terre une couverture que j'avais achetée à Smyrne. Je couchai dessus, et je m'endormis. » (*Ibid.*, p. 34.)

jours de marche, nous arrivons dans un village assez fort ; on nous conduit dans un galetas tout à jour, garni de nattes pour tout meuble. Nous étendons nos couvertures, et nous y passons la nuit, sans être mieux que dans les autres camps de caravanes ; il y avait environ une cinquantaine de Turcs dans cette maison, qui couchaient sur de mauvaises nattes, dans le milieu de la cour et dans les corridors, entassés près l'un de l'autre, comme des moutons parqués.

Nous partons de très bonne heure de ce village, en ayant remonté notre cantine, mais, à peu de distance du village, je suis tout étonné de voir M. de Chateaubriand très en colère contre notre conducteur, dont j'ignorais la cause. Alors M. de Chateaubriand me dit qu'il était convenu avec le conducteur, à Smyrne, qu'il le mènerait dans les plaines de Troie [1] chemin faisant, et que, dans ce moment, il s'y refusait, en disant que ces plaines étaient infectées de brigands ; dont M. de Chateaubriand n'en voulut ni en croire, ni écouter personne. Comme je voyais qu'il s'emportait de plus en plus contre notre conducteur, je fais signe au conducteur de venir près de l'interprète et du janissaire, pour me dire ce qu'on lui avait dit des dangers qu'il avait à

1. Julien écrit : *Troyes*.

craindre ; il dit à l'interprète qu'on lui avait assuré qu'il fallait être en très grand nombre pour ne pas être attaqué dans ces plaines, le janissaire et l'interprète me dirent aussi qu'on leur avait dit la même chose. Alors, je vais dire à M. de Chateaubriand ce qu'ils m'avaient dit tous trois. Et, de plus, on leur dit que nous trouverons à une journée de marche un petit village, où il y a une espèce de consul qui pourra nous instruire de la vérité. D'après ce rapport M. de Chateaubriand se calme [1] et nous continuons notre route jusqu'à cet endroit. Aussitôt arrivé, il va trouver

1. Dans leurs *Itinéraires*, Chateaubriand et Julien semblent se disputer, pour la conduite de cette affaire, le rôle de principal acteur. Voici le récit de Chateaubriand : « Cette réponse me mit en colère, je vis clairement que le drogman et le janissaire, soit par peur, soit pour d'autres motifs, étaient entrés dans un complot pour me détourner de mon chemin. Je fis appeler le guide et je lui reprochai son infidélité. Je lui dis que, puisqu'il trouvait la route de Troie impraticable, il aurait dû le déclarer à Smyrne ; qu'il était un poltron tout Turc qu'il était ; que je n'abandonnerais pas ainsi mes projets selon sa peur ou ses caprices ; que mon marché était fait pour être conduit aux Dardanelles, et que j'irais aux Dardanelles. A ces paroles que le drogman traduisit très fidèlement, le guide entra en fureur. Il s'écria : « Allah ! Allah ! » secoua sa barbe de rage, déclara que j'avais beau dire et beau faire, qu'il me mènerait à Kircagach ; et que nous verrions qui, d'un chrétien ou d'un Turc, aurait raison près de l'aga. » Et Chateaubriand d'ajouter, avec une fureur un peu exagérée peut-être, cet hommage à l'esprit de conciliation de son domestique : « Sans Julien, je crois que j'aurais assommé cet homme. » (*Itinéraire*, t. II, p. 39.)

le consul qui lui dit tous les dangers qu'il courait, s'il persistait à vouloir aller, en si petit nombre, dans ces plaines. Alors M. de Chateaubriand a été obligé de renoncer à son projet [1] et de continuer notre route pour Constantinople [2].

1. Ce n'est pas ainsi que Chateaubriand raconte l'aventure; il s'y arrête davantage, en fait une sorte de petit drame, où il joue un rôle important: « ...Je me rendis du tribunal de Son Excellence ; j'étais précédé du drogman et du janissaire. L'aga était à demi couché dans l'angle du sopha, au fond d'une grande salle assez belle, dont le plancher était couvert de tapis... Il fumait d'un air dédaigneux une grande pipe persane, et poussait de temps en temps des éclats de rire immodérés, en nous regardant. » Et Chateaubriand de confesser naïvement : « Cette réception me déplut. » « Le guide, le janissaire et le drogman, continue-t-il, ôtèrent leurs sandales à la porte, selon la coutume, ils allèrent baiser le bas de la robe de l'aga, et revinrent ensuite s'asseoir à la porte. La chose ne se passa pas si paisiblement à mon égard : j'étais complètement armé, botté, éperonné, *j'avais un fouet à la main* (?). Les esclaves voulurent m'obliger à quitter mes bottes, mon fouet et mes armes. Je leur fis dire, par le drogman, qu'un Français suivait partout les usages de son pays ; et que, s'ils osaient porter la main sur moi, je les ferais repentir de leur insolence. Je m'avançai brusquement dans la chambre au milieu des cris. Un spahi me saisit par le bras gauche, et me tira de force en arrière. Je lui sanglai à travers le visage un coup de fouet si bien appliqué, qu'il fut obligé de lâcher prise... », etc. A noter simplement que Julien ne rapporte point ces incidents, ni ceux qui suivent à ce propos dans l'*Itinéraire* de son maître. Ne devait-il pas, pourtant, être présent à cette scène, au même titre que le drogman et le janissaire, et serait-il jaloux des hauts faits de son patron au point d'oublier sa bravoure ? — Chateaubriand n'est d'ailleurs pas revenu dans ses *Mémoires* sur cet incident.

2. Tout ce paragraphe (*Nous partons de très bonne heure*, etc.)

Nous sommes arrivés à un petit port où nous avons laissé notre équipage, tant hommes que chevaux, qu'il a payé généreusement [1]. Il y avait des bateaux chargés de blé pour Constantinople [2]. Nous nous embarquons dans un, avec nos effets, dont le trajet n'a été que d'une nuit. Nous sommes arrivés dans le port de Constantinople un dimanche, 14 septembre [3], ce qui nous a fait dix jours de route depuis Smyrne.

a été cité dans les *Mémoires d'outre-tombe* (t. II, p. 511), mais assez inexactement, quant à la forme :

P. 61, l. 10, *Nous sommes partis...*
l. 11, *après avoir remonté..*
l. 12, *je fus très étonné...*
l. 13, *très colère...*
l. 14, *je lui en demandai le motif.*
l. 18, *infestées...*

Etc., etc... Une seule correction notable :

L. 23, *des dangers qu'il y avait à courir dans les plaines que Monsieur voulait visiter.*

1. C'est-à-dire que le guide ayant été condamné à rembourser une partie de la somme, Chateaubriand la lui abandonna. Le musulman battu (?) avait reçu deux pièces d'or ; « quant au reste de la troupe, *on lui déclara de ma part qu'un Français ne faisait ni ne recevait de présents* ». (*Itinéraire*, t. II, p. 41.) Est-ce une telle générosité ?

2. Chateaubriand baptise ce bateau de blé « une barque turque », sans plus.

3. Le *13* septembre, 1806 Chateaubriand écrivait à sa cousine, Mme de Talaru, une jolie lettre, datée de Constantinople, où il ne débarquait cependant que le *14* : « Me voilà dans le plus beau pays du monde, ma chère cousine, et je ne suis pas plus heureux... » *Le plus beau*

Nous sommes descendus dans une auberge française et, aussitôt arrivé, M. de Chateaubriand a été faire sa visite à M. l'ambassadeur, qui était à cette époque M. le général Sébastiani, qui a été très fâché de ce que M. de Chateaubriand n'était pas descendu chez lui, en lui faisant mille instances pour y venir. M. de Chateaubriand n'a pas accepté, voulant être entièrement libre pour le peu de temps qu'il avait à rester à Constantinople, mais il y a été dîner les quatre jours que nous y sommes restés.

J'aurais bien voulu y rester plus longtemps, pour voir la ville plus amplement, surtout me trouvant avec trois Français attachés au service de M. l'ambassadeur ; mais je n'ai vu que différents quartiers, surtout celui habité par les Français, qui est toujours le plus propre, le plus beau et le plus agréable des villes turques, car

pays du monde ! Il ne le paraît guère, d'après la description qu'il en fait: « Le séjour de Constantinople me pesait... » (*Itinéraire*, t. II, p. 71.) Et voilà-t-il pas qu'il laisse à peine à Julien, accompagné de MM. les aides de camp de l'ambassadeur, le temps de visiter confortablement la ville ! — Dans la même lettre à Mme de Talaru : « Si vous voyez ma femme, ne lui dites rien de mon voyage en Syrie, de peur de l'effrayer. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 513.) — A la même date du 13, Chateaubriand écrit à M. de Baure, « le chevalier masqué » de la *Gazette de France*. (Cf. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 371.) On remarque dans sa lettre cette phrase bien à sa place : « C'est trop acheter un peu de renommée que de la payer par vingt ans de fatigues, de voyages et *d'erreurs*. »

les autres quartiers habités par les Turcs ne sont pas mieux tenus, dans les grandes villes, que dans les petites. L'on y voit de plus beaux palais et de plus grands bazars, construits en bois, comme des baraques de foires, mais les marchandises plus belles et plus riches que dans les petites villes.

L'intérieur de Constantinople est très désagréable par sa pente vers le canal et le port, ce qui oblige de mettre dans toutes les rues qui y descendent, et très mal pavées, des retraites, très près l'une de l'autre, pour en retenir les terres que l'eau entraînerait. Il y a peu de voitures ; les Turcs, ainsi que les autres nations, font plus usage des chevaux de selle ; il y a dans le quartier français quelques chaises à porteurs pour les dames.

Il y a des chameaux et des chevaux de somme pour le transport des marchandises ; il y a aussi des portefaix, qui sont des Turcs, ayant de très gros et longs bâtons, où ils peuvent se mettre cinq ou six à chaque bout et porter des charges énormes d'un pas régulier. Un seul homme porte aussi de très fortes charges ; ils ont une espèce de torche qui leur prend depuis les épaules jusqu'aux reins ; ils ont une si grande adresse d'équilibre qu'ils portent tous les paquets sans être attachés [1].

1. Tout ce passage (depuis : *L'intérieur de Constantinople*) a été

Avant de quitter Constantinople, M. l'ambassadeur a voulu promener M. de Chateaubriand sur le canal [1] ; alors il envoie faire préparer un très joli batelet avec huit rameurs pour faire cette promenade. Comme je me trouvais de la suite, je suis entré dans le même batelet, ce qui m'a procuré le plaisir de voir Constantinople dans son beau. Cette pente parsemée

cité par Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 514), toujours avec des corrections de style et d'orthographe :

« ... Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit, et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Les tristes sons d'une mandoline sortent quelquefois du fond d'un café, et vous apercevez d'infâmes enfants qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur de petites tables. Au milieu des prisons et des bagnes, s'élève un sérail capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. Des pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie... » (*Itinéraire*, t. II, p. 66-67.) O romantisme ! Ce récit légèrement fantastique, Chateaubriand l'oppose lui-même à l'*Itinéraire* de Julien et objecte que *Julien, lui, ne se perd pas ainsi dans les nues*. Cette remarque ne s'imposait-elle pas d'elle-même ?

1. Chateaubriand, qui semble toujours en veine de gratitude pour ses hôtes, néglige absolument de raconter cette promenade nocturne. Il n'en dit rien dans l'*Itinéraire* — est-ce à dessein ? — et l'a déjà oubliée quand il écrit les *Mémoires*.

de cyprès et formant le fer à cheval en face du canal, donne un point de vue très agréable, et très majestueux, par tous les palais qui y dominent. Il y a, sur un côté du canal, plusieurs superbes bâtiments à trois ponts, très bien sculptés et décorés en peinture et beaucoup d'autres de différentes grandeurs, également sculptés et peints.

Nos quatre jours ainsi passés, il a fallu nous occuper de notre départ pour Jaffa, qui a été le jeudi 18 septembre, où nous nous sommes embarqués sur un bâtiment grec, où il y avait au moins, tant hommes que femmes et enfants, cent cinquante Grecs qui allaient en pèlerinage à Jérusalem ; ce qui causait beaucoup d'embarras dans le bâtiment, surtout étant divisé par famille et ménage, dont chaque ménage avait ses provisions et ustensiles de cuisine pour faire leur manger, qui se faisait sur le pont, à la même heure. Comme étant obligé aussi de faire notre cuisine, j'attendais que toute la leur soit faite, pour être plus libre d'aller et de venir à la cuisine du capitaine, dont il était convenu, avec M. de Chateaubriand, de nous la prêter. J'avais de même, comme nos passagers, nos provisions et nos ustensiles de cuisine que j'avais achetés à Constantinople, joints à une autre provision, assez complète, que M. l'ambassadeur nous avait

donnée, comme très beaux biscuits, jambon, saucisson, cervelas, vins de différentes espèces, rhum, sucre, citron, jusqu'à du vin de quinquina contre la fièvre [1]. Je me trouvais à la tête d'une provision très abondante que je ménageais et ne consommais qu'avec une très grande économie, sachant que nous n'avions pas que ce trajet-là à faire, et le tout était serré où aucun passager ne pouvait aller. Comme notre chambre était très petite [2] et que nous ne pouvions y être qu'assis ou couchés, fait que nous étions presque toujours sur le bâtiment, près de nos provisions qui étaient dans notre quartier. Notre trajet, qui n'a été que de treize jours, m'a paru très long, par toute sorte de désagréments et de malpropretés qui existaient dans le bâtiment, surtout pendant plusieurs jours de mauvais temps que nous avons eus qui rendaient les femmes et les enfants malades, vomissant partout, [donnaient une odeur infecte [3]] au point d'abandon-

1. « M. l'ambassadeur fit porter à bord les provisions les plus recherchées. » (*Itinéraire*, t. II, p. 70.)

2. « J'avais l'honneur de loger dans un de ces trous noirs, d'environ six pieds carrés, avec mes deux domestiques... » (*Ibid.*, p. 73.)

3. *Donnaient une odeur infecte*... Ce membre de phrase significatif a été barré, et il semble bien que cette rature dont l'encre diffère de celle du manuscrit et ressemble aux corrections faites par Chateaubriand, soit aussi de la main de ce dernier. Il est à noter d'ailleurs que

ner notre chambre, et coucher sur le pont, et nous y mangions aussi beaucoup plus proprement qu'ailleurs, ayant pris le parti d'attendre que tous nos Grecs aient fini leurs tripotages [1]. Et même après le dîner de notre capitaine et de notre équipage, qui ne faisait qu'une même table, alors je faisais notre

Chateaubriand ne dit pas un mot de cette saleté qui régnait à bord du vaisseau, voguant « sous la bannière de la croix » (*Itinéraire,* t. II, p. 72), malpropreté dont on ne saurait douter après le récit de Julien Le souvenir seul d'avoir ainsi vogué vers Jérusalem devait répugner à l'illustre voyageur, qui fermait les yeux — et le nez ! Voyons le tableau qu'en fait Chateaubriand : « Nous étions sur le vaisseau à peu près deux cents passagers, hommes, femmes, enfants et vieillards. On voyait autant de nattes rangées en ordre des deux côtés de l'entrepont. Chaque pèlerin avait suspendu à son chevet son bourdon, son chapelet et une petite croix... On entendait de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On chantait, on dansait, on riait. Tout le monde était dans la joie. On me disait : Jérusalem ! en me montrant le midi ; et je répondais : Jérusalem !... » (*Ibid.*, t. III, p. 73-74.)

1. Ce passage (depuis : *il a fallu nous occuper de notre départ pour Jaffa*) a été cité par Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 515-516), qui s'y avoue même « battu par Julien », dans la narration, mais avec bien des coupures et des changements notables. Ainsi : *surtout étant divisé...* jusqu'à *J'avais de même* a été supprimé et le tour de la phrase changé : *Nous avions...*

P. 71, l. 22, *J'avais en outre...*

P. 72, l. 2, *sortes...*

l. 4, *Je me trouvai donc pourvu...*

l. 6, *grande économie...*

Chateaubriand supprimé également : *Comme notre chambre était très petite...* jusqu'à *Notre trajet...*, etc.

dîner très librement, aidé par le domestique interprète que M. de Chateaubriand avait pris à Constantinople; alors nous mangions avec un meilleur appétit, surtout M. de Chateaubriand et moi, car notre interprète qui était Grec aussi, n'était pas plus susceptible sur la propreté que ses concitoyens avec lesquels souvent il mangeait ; ils m'ont même invité plusieurs fois à manger de leur cuisine, mais ne la trouvant pas bonne, je les remerciais. Cet interprète nommé Jean [1], dont M. de Chateaubriand fait aussi mention dans son *Itinéraire*, profitait de l'ombre de la nuit pour donner de

1. Ce nouvel interprète, Jean, le plus diplomate des domestiques de MM. Franchini frères, premiers drogmans de l'ambassade de France à la Porte, avait été procuré à Chateaubriand par le général Sébastiani. « C'était l'homme le plus mystérieux que j'aie jamais rencontré : deux petits yeux enfoncés dans la tête et comme cachés par un nez fort saillant, deux moustaches rouges, une habitude continuelle de sourire, quelque chose de souple dans le maintien donneront une idée de sa personne. Quand il avait un mot à me dire, il commençait par s'avancer de côté, et après avoir fait un long détour, il venait presque en rampant me chuchoter dans l'oreille la chose du monde la moins secrète... Au moment des repas il n'avait jamais d'appétit, tant il était au-dessus des besoins vulgaires ; mais aussitôt que Julien avait achevé de dîner, ce pauvre Jean descendait dans la chaloupe où l'on tenait mes provisions, et, sous prétexte de mettre de l'ordre dans les paniers, il engloutissait des morceaux de jambon, dévorait une volaille, avalait une bouteille de vin et tout cela avec une telle rapidité qu'on ne voyait pas le mouvement de ses lèvres. Il revenait ensuite d'un air triste me demander si j'avais besoin de ses services... » (*Itinéraire*, t. II, p. 84.)

nos provisions à ses amis qui l'avaient régalé. Ce qui aurait beaucoup diminué nos provisions, si je ne m'en étais pas aperçu à temps ; mais aussitôt j'y ai mis ordre, de manière que cela n'est plus arrivé. Notre route se faisait toujours très lentement, par le dérangement que le capitaine faisait pour prendre des passagers dans les îles devant lesquelles nous passions. Outre cela [nous avions de] très mauvais marins, dont M. de Chateaubriand n'avait aucune confiance. Nous arrivons[1] un

1. Nous ne quitterons pas ce bateau sans remarquer qu'une certaine fièvre que s'y donne Chateaubriand avec complaisance, n'y est pas relatée par son domestique Julien : « Dès le lendemain de notre départ, la fièvre me reprit avec assez de violence : je fus obligé de rester couché sur une natte... » (*Itinéraire*, t. II, p. 75.) — « J'étais monté sur le pont avec la fièvre, le mal de tête cessa subitement... il est vrai que vingt-quatre heures après, la fièvre était revenue. » (*Ibid.*, p. 77.) — Or Julien, si précis en tous ces petits faits, parle bien de certain vin de quinquina contre la fièvre qu'il avait reçu de M. l'ambassadeur, mais il n'en mentionne aucunement l'usage. Et à coup sûr, s'il l'avait employé, il n'aurait pas manqué de le dire, ce qui lui eût coûté bien peu d'être complet. Ce n'est pas le premier doute qui nous vient, d'ailleurs, de certaines affirmations de l'*Itinéraire* du maître, au contrôle précis du domestique. Déjà, en date du 9 septembre, certaine anecdote nous avait paru suspecte. Chateaubriand est à Manda-Fora et il pousse pour la couchée jusqu'au café d'Emir-Capi, maison isolée au milieu des bois : « Le maître du lieu venait d'expirer. Il était étendu sur sa natte ; on l'en ôta bien vite pour me la donner... » Quand on songe qu'un pareil fait n'a pas frappé Julien, il est permis de l'accepter comme prétexte aux belles phrases et à la citation de Pascal qui suivent, et ne sont pas sans effet. (*Ibid.*, p. 49.)

matin de très bonne heure à Rhodes [1] où il y avait un consul de France [2] à qui il fait ses plaintes du peu de savoir du capitaine et du pilote. M. le consul lui dit qu'il en avait un qui avait déjà été à Jaffa deux fois, et qu'il en connaissait très bien la route. Alors, M. de Chateaubriand le prend à son compte, pour diriger la marche du bâtiment avec plus de sûreté. Les arrangements se sont faits en présence du capitaine et de son équipage. Après tout convenu, M. le consul nous a donné à dîner ; il y avait avec lui un des chefs de Rhodes qui a fait présent à M. de Chateaubriand d'un très beau chevreau [3]. Ce qui nous a fait de la viande fraîche pour continuer notre route que nous avons reprise aussitôt après le dîner [4]. Au bout de quelques jours nous abordons au port de Jaffa, où l'on ne peut mouiller qu'à une lieue de terre. Comme il faisait nuit, le capitaine fait tirer un coup de canon pour nous annoncer. Ne voyant aucun signal de réponse, il n'a

1. Le 25 à six heures du matin. (*Itinéraire*, t. II, p. 86.)
2. M. Magellon.
3. Chateaubriand précise : un chevreau noir.
4. Toutefois, dans son *Itinéraire*, Chateaubriand consacre cinq pages et six lignes historiques, économiques, descriptives, à l'île de Rhodes. Il a évidemment emprunté ces pages à l'un des précédents voyageurs sans lui faire l'affront de le nommer : c'était par trop incomplet ! (*Ibid.*, p. 86-92.)

pas voulu jeter l'ancre où nous étions, il a préféré se mettre au large jusqu'au lendemain.

Quelle fut notre surprise, au jour, de voir notre capitaine, nos deux pilotes, ainsi que nos matelots, ne savoir plus où ils étaient; ni la carte, ni la boussole ne pouvaient leur indiquer une route certaine ; il n'y a qu'après deux jours de navigation que le pilote de M. de Chateaubriand, qui était toujours en observation sur le haut du mât, a reconnu de très loin la terre de Jaffa ; alors le capitaine a fait faire voile sur la direction que le pilote lui assurait [1]. Nous sommes arrivés en plein jour devant Jaffa où nous avons mouillé même de très loin à cause des écueils qui se trouvent très étendus en mer depuis terre.

Aussitôt que notre bâtiment fut en sûreté, M. de Chateaubriand envoya avec la chaloupe son pilote à terre, avec une lettre pour remettre aux religieux de Jaffa, pour les prier de nous envoyer un bateau pour descendre à terre ; ce que firent aussitôt deux religieux qui sont venus nous prendre à bord du bâtiment.

1. Chateaubriand néglige l'intervention du pilote et s'attribue nettement ce rôle à lui-même : « On me demanda mon avis, car dans les cas un peu difficiles, les Grecs et les Turcs ont toujours recours aux Francs. Je conseillai de cingler à l'est, par une raison évidente », etc. Quelques heures après, le véritable chemin était retrouvé ! Et voilà !... (*Itinéraire,* t. II, p. 97.)

Comme les bateaux ne peuvent pas même approcher de terre par toutes ces roches qui en bordent le rivage, fait qu'il y a toujours des Arabes tout prêts pour vous porter jusqu'à terre sur leurs épaules, étant dans l'eau jusqu'aux reins ; aussi sont-ils presque nus, ils n'ont qu'un petit cotillon, comme les brasseurs de Paris.

Ce qui m'a étonné, c'est de les voir venir six personnes pour me porter à terre et que deux pour M. de Chateaubriand. Ce qui l'a amusé beaucoup de me voir porter comme une châsse. Je ne sais si ma mise leur a paru plus brillante que celle de M. de Chateaubriand, qui avait une redingote brune à boutons pareils, et moi une blanchâtre avec des boutons de métal blanc qui jetaient assez d'éclat par le soleil qu'il faisait, a pu leur causer cette méprise [1]. Nous sommes entrés le mercredi 1er octobre chez les religieux de Jaffa, qui sont de l'ordre des Cordeliers, parlant latin et italien et très peu français ; ils nous

1. « Il se passa, là, une scène assez plaisante : mon domestique était vêtu d'une redingote blanchâtre ; le blanc étant la couleur de distinction chez les Arabes, ils jugèrent que mon domestique était le scheik. Ils se saisirent de lui, et l'emportèrent en triomphe malgré ses protestations, tandis que, grâce à mon habit bleu, je me sauvais obscurément sur le dos d'un mendiant déguenillé… » (*Itinéraire*, t. II, p. 110-111.)

ont très bien reçus et fait tout leur possible pour nous procurer tout ce qui nous était nécessaire [1].

Nous avons visité leur couvent, qui est très grand et vaste, et solidement bâti, ainsi que leur église, sur une hauteur, en face du port [2], pouvant y voir tous les bâtiments qui peuvent y mouiller, quoique à une lieue de terre ; car ils nous dirent qu'ils avaient très bien entendu le coup de canon, et en avoir vu le feu, auquel ils n'ont pas répondu parce qu'il était trop tard et qu'ils nous croyaient restés et nous retrouver le lendemain matin et que nous étions plus près du port que le jour où nous y avons mouillé. Quant à nos autres pèlerins grecs, lorsqu'ils ont été transportés à terre, dont les femmes avaient peine à se décider à se laisser emporter par des hommes presque nus, [ils] ont été dans un couvent qui leur est destiné, où chaque ménage a une chambre qui donne sur une très grande terrasse où ils font leur cuisine ; ils attendent la permission du bey pour aller à Jérusalem, dont ils sont obligés de payer un droit pour faire leur pèleri-

1. Cité par Chateaubriand (depuis : *Ce qui m'a étonné...*), *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 518-519, toujours avec des corrections de style dont nous négligerons maintenant de relever le détail.

2. « Nous nous rendîmes à l'hospice des Pères, simple maison de bois bâtie sur le port, et jouissant d'une belle vue de la mer... » (*Itinéraire*, t. II, p. 111.)

nage. Nous avons resté à Jaffa jusqu'au vendredi 3, dont nous sommes partis pour Jérusalem [1] et parcourir les environs, comme Bethléem, la mer Morte et le Jourdain. Comme Bethléem se trouve entre Jaffa et Jérusalem [2] nous y sommes arrivés pour le coucher.

Les Pères du couvent nous ont très bien reçus et, le lendemain matin, ils nous ont menés voir la crèche, qui est très obscure, éclairée par environ douze lampes en argent garnies de leurs chaînes qui les tiennent suspendues dans le milieu de la voûte, brûlantes nuit et jour. Il y a un autel sur la place même où est né Notre-Seigneur, orné comme les nôtres, où l'on y dit la messe tous les jours.

Ensuite ils nous ont menés voir leur couvent, qui est très grand, et bien bâti, et très vaste. Après cela nous avons continué notre route pour Jérusalem, qui n'en est pas très éloignée ; nous y sommes arrivés le samedi 4 à trois heures après-midi [2], dans le même moment

1. « Le 3 octobre, à quatre heures de l'après-midi, mes domestiques se revêtirent de sayons de poils de chèvre, fabriqués dans la Haute-Égypte, et tels que les portent les Bédouins ; je mis par-dessus mon habit une robe semblable à celle de Jean et de Julien, et nous montâmes sur de petits chevaux. Des bâts nous servaient de selles ; nous avions les pieds passés dans des cordes, en guise d'étriers. » (*Itinéraire*, t. II, p. 128.)

2. Ici, comme dans les passages qui suivent, les deux *Itinéraires* se contredisent beaucoup : dates et personnes, faits et ges-

que le pacha de Damas y arrivait, avec environ douze cents hommes de troupes pour faire la perception de ses impôts sur les Arabes des déserts. Comme nous devions parcourir ces mêmes déserts, M. de Chateaubriand a jugé à propos de les devancer, pour ne pas

tes ne s'accordent plus. Chateaubriand s'y embrouille lui-même :

Départ de Jaffa : *le 3 octobre à quatre heures de l'après-midi*. (*Itinéraire*, t. II, p. 128.)

Arrivée à Rama et, *le 4 octobre à minuit*, départ. (*Ibid.*, p. 135.)

Nos voyageurs parviennent à la première ondulation des montagnes de la Judée (*Ibid.*) passent à Haroun (*Ibid.*), Saint-Jérémie (*Ibid.*, p. 137), à Kaloni (*Ibid.*, p. 139), entrent enfin à Jérusalem (*Ibid.*, p. 144) par la porte des Pèlerins et arrivent à *midi vingt-deux minutes* (*le 5 octobre* par conséquent) au monastère des Pères latins. Chateaubriand désire avant tout voir le Jourdain et ne reste à Jérusalem que quelques heures. « Tandis que j'attendais l'instant du départ, les religieux se mirent à chanter dans l'église du monastère... Je me souvins alors que nous étions au *4 octobre*, jour de la Saint-François, jour de ma naissance et de ma fête. Je courus au chœur... » (*Ibid*, p. 146-147.) A cinq heures du soir, le même jour, ils quittent Jérusalem pour Bethléem dont Chateaubriand visite les monuments *le 5 octobre à quatre heures du matin* (!). (*Ibid.*, p. 152.) Après une description de treize pages et deux lignes, « à dix heures du matin nous montâmes à cheval et nous sortîmes de Bethléem. Six Arabes bethléémites à pied, armés de poignards et de longs fusils à mèche, formaient notre escorte. Ils marchaient trois en avant et trois en arrière de nos chevaux. Nous avions ajouté à notre cavalerie un âne qui portait l'eau et les provisions. » Après deux disputes violentes avec les Bédouins dans le désert, dont l'une les oblige à se réfugier au couvent de Saint-Saba qu'ils quittent non sans peine, et toujours craintifs, à trois heures de l'après-midi (*Ibid.*, p. 173), après une marche de deux heures le « pistolet à la main » (*Ibid.*, p. 178), nos voyageurs arrivent à la mer Morte ou lac Asphaltite « à la nuit close » (*Ibid.*, p. 179). Chateaubriand entre dans

nous trouver dans leur guerre. Alors nous n'avons fait que dîner et [sommes] partis de suite pour notre tournée. Notre caravane n'était que de seize hommes. M. de Chateaubriand, son domestique interprète et moi, ensuite un janissaire, un chef d'Arabes, un conducteur et dix Arabes à pied [1] étant armés de bâtons ferrés et de fusils sans batterie, ils mettent le feu à la lumière du canon avec une mèche grosse comme une corde à pain de sucre, entourée à la crosse du fusil, se conservant toujours allumée sans se consommer beaucoup. Notre janissaire et notre chef d'Arabes étaient très bien armés, comme ils le sont toujours. M. de Chateaubriand n'avait qu'une paire de pistolets, ainsi que moi, et un fusil à deux coups que son interprète portait.

Comme il était cinq heures du soir lorsque nous

le lac et porte l'eau à sa bouche. « Il me fut impossible de l'y retenir. » Vers minuit il entend du bruit ; les Bethléémites lui dirent que « c'étaient des légions de petits poissons »... La lune se lève à deux heures du matin. « J'employai deux heures entières (5 octobre) à errer au bord de la mer Morte, malgré les Bethléémites qui me pressaient de quitter cet endroit dangereux .» (*Ibid.*, p. 190-191.) *Nous sommes toujours le 5 !* Cette journée ne finira donc jamais ? Puis, c'est, d'après Julien, Chateaubriand lui-même qui, pressé, le réveille « à cinq heures du matin pour faire préparer tout notre monde à partir ». Enfin le 6, après une tournée au Jourdain, ils rentrent à Jérusalem où « on me blâmait, dit Chateaubriand, d'avoir entrepris ce voyage avec une escorte aussi simple ». (*Ibid.*, p. 209.)

1. Chateaubriand dit : *six*.

avons quitté Jérusalem, nous avons marché toute la nuit dans des chaînes de montagnes, où les chevaux ne pouvaient aller que l'un après l'autre; il y faisait si obscur qu'à peine si l'on pouvait voir la tête de son cheval ; mais, par l'habitude qu'ils ont de ces chemins-là, et de bonnes jambes, ils ne font que les soutenir du bridon et les laisser aller à volonté, sans avoir rien à craindre, malgré les précipices qu'il y a de droite et de gauche. J'en ai vu la preuve sur M. de Chateaubriand qui s'était endormi sur son cheval et a tombé sans se réveiller; aussitôt son cheval s'est arrêté, ainsi que le mien qui le suivait. Je descends de suite de mon cheval, pour en savoir la cause, car il m'était impossible de la voir à la distance d'une toise. Je vois M. de Chateaubriand tout à moitié endormi, à côté de son cheval, dont il se trouve étonné de se trouver à terre, ce qui m'a assuré de suite qu'il ne s'était pas blessé, et par la tranquillité de son cheval ; il n'a pas cherché à s'en éloigner ce qui aurait été dangereux par les précipices qu'il y a [1]. Pendant tout ce temps ceux qui

1. Chateaubriand, dans son *Itinéraire, place cet incident au* 6 DU MOIS PRÉCÉDENT, *au sortir de Pergame,* alors qu'il marchait vers Constantinople : « Nous sortîmes de Pergame le soir à sept heures; et faisant route au nord, nous nous arrêtâmes à onze heures du soir, pour coucher au milieu d'une plaine. Le 6, à quatre heures du matin, nous reprîmes notre chemin, et nous continuâmes de marcher

étaient un peu en arrière nous ont rejoints ; alors, nous avons continué notre route avec un peu plus de vitesse pour rattraper les autres qui étaient fort éloignés de nous, mais ils nous attendaient à la sortie des montagnes, étonnés de notre retard. Etant tous réunis nous continuons notre route. Nos Arabes à pied étaient toujours environ à cent pas, devant nous; chemin faisant, nous apercevons une habitation qui était un couvent grec nommé Saint-Sabas ; il y avait une

dans la plaine qui, aux arbres près, ressemble à la Lombardie. Je fus saisi d'un accès de sommeil si violent, qu'il me fut impossible de vaincre et je tombai par-dessus la tête de mon cheval. J'aurais dû me rompre le cou ; j'en fus quitte pour une légère contusion. » (*Itinéraire*, t. II, p. 37.) Chateaubriand a cité ce passage dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (depuis : *Monsieur qui s'était endormi sur son cheval*) et il place bien l'accident à Pergame, ajoutant : « J'ai rappelé cet accident dans mon *Itinéraire* ; Julien le raconte aussi, et il fait, à propos des routes et des chevaux, DES REMARQUES DONT JE CERTIFIE L'EXACTITUDE. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 510.) Le moyen désormais de ne pas situer l'accident là où Julien le place, puisque Chateaubriand, lui-même se porte garant de l'exactitude de son domestique ? C'est donc bien, sans aucun doute, en Terre sainte que Chateaubriand a fait cette pitoyable chute de cheval ; c'est bien devant « cette terre des prodiges » (*Itinéraire*, t. II, p. 104), devant « ces lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait changé la face du monde » (*Ibid.*, p. 105), qu'il s'est tout simplement endormi comme un bourgeois, et pour parler très irrévérencieusement, je l'avoue, c'est là qu'il a ramassé « la pelle des croisés ». N'est-elle pas amusante dès lors cette phrase : « Obscur pèlerin, comment oserai-je fouler un sol consacré par tant de pèlerins illustres ?... » (*Ibid.*, p. 105.)

vingtaine d'Arabes qui en gardaient l'entrée [1], comme cela se pratique dans tous ces environs, pour la sûreté de leurs couvents qui sont sujets à être pillés par les Arabes sauvages ; ils s'opposèrent à notre passage avec les nôtres. Notre janissaire ainsi que notre chef d'Arabes ont voulu leur faire entendre raison, mais aucun n'a pu les gagner parce qu'ils voulaient que nous renvoyons les nôtres et qu'eux nous conduiraient dans leurs cantons. Ne voulant pas faire ce changement nous étions tous décidés à passer de force [2], il y avait un des Pères grecs de ce couvent qui était sur une terrasse environ à trente pieds de haut, qui avait tout entendu la discussion ; et lorsqu'il a vu que cela allait finir mal, il a parlé à ces Arabes et a descendu pour nous faire entrer dans le couvent, et nos Arabes sont entrés dans la cour, ce qui a apaisé toute querelle. Les autres Pères sont venus au-devant de nous ; ils nous ont fait entrer dans une très belle et grande salle, ensuite ils nous ont fait apporter différents rafraîchissements et fruits confits ; après cela, ils nous ont promenés par toute leur communauté et jardins, très

1. Chateaubriand a corrigé ici sur le manuscrit de Julien : *qui en gardaient l'entrée* par *à l'entrée.*

2. « Dans un instant, nous vîmes voler les pierres, briller les poignards, ajuster les fusils. » (*Itinéraire*, t. II, p. 169.)

bien tenus, quoique dans des déserts, et se procuraient tout ce qu'il faut pour l'aisance de la vie, ce qui m'a fait juger que tous ces messieurs-là, soit de telle religion et de telle nation que ce soit, sont les plus heureux des pays qu'ils habitent. Après notre visite de trois ou quatre heures, M. de Chateaubriand a fait ses générosités aux Pères du couvent [1] et aux Arabes qui étaient à la porte, convenant qu'ils nous laisseraient nos mêmes Arabes pour nous conduire. Nous sommes arrivés à minuit sur les rivages de la mer Morte.

Nous sommes descendus de cheval pour les laisser reposer et manger, ainsi que nous, qui avions une assez bonne cantine que les religieux de Jérusalem nous avaient donnée. Après notre collation faite, nos Arabes vont à une certaine distance de nous pour écouter l'oreille sur terre s'ils entendaient quelque bruit et, nous ayant assuré que nous pouvions être tranquilles, alors chacun s'est abandonné au sommeil, quoique étant sur des cailloux. J'avais fait un très bon somme, quand M. de Chateaubriand est venu m'éveiller à cinq heures du matin, pour faire préparer tout notre monde [2]

1. Ne quittons pas ce couvent sans noter que Chateaubriand y rencontra un caloyer qui voulut à toute force lui parler politique... (*Itinéraire*, t. II, p. 172.)

2. Or Chateaubriand écrit : « J'employai deux heures entières à

à partir ; il avait déjà empli une bouteille de fer-blanc, tenant environ trois chopines, de l'eau de la mer Morte [1] pour rapporter à Paris [2].

Cette mer est bien nommée par le calme que l'on m'a dit être toujours comme je la voyais. L'eau en est beaucoup plus âcre de sel que celle des autres mers. Elle reçoit les eaux du Jourdain sans s'étendre davantage.

Nous sommes arrivés au Jourdain à sept heures du matin, par du sable où nos chevaux entraient jusqu'aux genoux, et descendus dans des fossés qu'ils avaient peine à remonter. Nous en avons parcouru le rivage jusqu'à dix heures et, pour nous délasser, nous nous y sommes baignés commodément, par l'ombre des arbrisseaux qui en bordent le rivage [3] ; il aurait été très facile

errer au bord de la mer Morte, malgré les Bethléémites qui me pressaient de quitter cet endroit dangereux. » (*Itinéraire*, t. II, p. 191.) N'était-ce pas lui, plutôt, qui était pressé de partir ?

1. On devinerait difficilement l'emploi que Chateaubriand désirait faire de « ce vase de fer-blanc rempli de l'eau que j'ai puisé moi-même dans la mer Morte » ?... Superstition ? Piété ? Point ! Son projet était d'essayer d'y acclimater des petits poissons de mer pour voir s'ils vivraient... Et « d'autres occupations l'ayant empêché de tenter plutôt cet essai » il s'en excuse avec sérieux dans l'*Itinéraire* (t. II, p. 182).

2. Cité par Chateaubriand, depuis : *Nous sommes descendus de cheval* (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 520), avec les corrections habituelles.

3. « Les Bethléémites se dépouillèrent et se plongèrent dans le Jour-

de passer de l'autre côté à la nage, n'ayant de large, à l'endroit où nous étions, environ quarante toises, ce qui n'aurait pas été prudent de faire car il y avait des Arabes qui cherchaient à nous rejoindre et en peu de temps se trouvèrent en très grand nombre[1]. M. de Chateaubriand a empli sa seconde bouteille de fer-blanc d'eau du Jourdain[2] et nous sommes repartis[3].

Comme nous étions en très petit nombre, nous allions tout en désordre pour qu'on ne puisse pas nous compter ; mais, tout à coup notre désordre a été

daih. Je n'osai les imiter à cause de *la fièvre qui me tourmentait toujours*, mais je me mis à genoux sur le bord avec mes deux domestiques et le drogman du monastère. » (*Itinéraire*, t. II, p. 192.) Notons à nouveau que Julien n'a pas encore parlé une seule fois de cette fièvre obstinée et son « nous nous y sommes baignés », etc. n'est-il pas significatif ?

1. Chateaubriand voit partout des brigands, des pillards, des voleurs et chaque burnous cache une artillerie. Julien est moins émotif. Son patron le note avec une sorte de rage : QUANT A JULIEN IL N'ÉTAIT PAS ÉTONNÉ, LE MONDE AVAIT PASSÉ SOUS SES YEUX SANS QU'IL L'EÛT REGARDÉ, IL SE CROYAIT TOUJOURS DANS LA RUE SAINT-HONORÉ ET ME DISAIT DU PLUS GRAND SANG-FROID DU MONDE, EN MENANT SON CHEVAL AU PETIT PAS : « MONSIEUR, EST-CE QU'IL N'Y A PAS DE POLICE DANS CE PAYS-CI POUR RÉPRIMER CES GENS-LA ? » (*Itinéraire*, t. II, p. 197-198.)

2. « Je pris une bouteille de son eau et quelques roseaux de sa rive. » (*Ibid.*, p. 196.)

3. Tout ce paragraphe (depuis : *Nous sommes arrivés au Jourdain*) est cité, avec les remaniements coutumiers, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 521-522.

involontaire, par le cheval de notre janissaire qui a mis le pied sur un essaim de grosses mouches frelons qui, aussitôt, se sont mises après nous et nos chevaux à ne pouvoir nous en défendre, car nous en avons été tous piqués, ainsi que nos chevaux qui galopaient à volonté, leur ayant lâché la bride sur le cou pour pouvoir nous servir de nos mains pour nous défendre. Comme nous étions en plaine et dans des sables, nous ne craignions pas les chutes, même moins que dans un manège. Elles ne nous ont abandonnés qu'après un quart d'heure de combat et par l'éloignement de leur nid [1].

Nous sommes arrivés à un petit village qui appartenait au chef d'Arabes qui était avec nous, où il nous fait faire à dîner par ses Arabes qui tuent aussitôt un chevreau qu'ils firent rôtir, et nous l'apportèrent au bord d'un beau courant d'eaux vives, sous de grands arbres. Nous étions comme en partie de campagne; nous avions, outre cela, notre cantine qui consistait en saucisson, fromage, pain et vin. Nous avons commencé par le chevreau, qui était très bon, et que nous avons mangé avec appétit, sans être dégoûtés de la manière dont l'Arabe l'a dépecé, qui était avec ses doigts en prenant le bout des côtes et les déchirant entièrement

1. Cf. *Itinéraire*, t. II, p. 197.

sans rien couper, mais nous nous sommes servis de nos couteaux pour les parties les plus charnues[1]. Ils nous avaient apporté aussi de leur pain qui est fait en espèce de galette que l'on rompt de même ; nous avons fait aussi usage de notre cantine.

Après notre repas fait, nous nous sommes remis en marche[2], dont ils voulaient tous nous conduire jusqu'au premier village, en reconnaissance de la générosité de M. de Chateaubriand, qui n'a pas voulu étant assez éloigné des Arabes sauvages pour n'avoir rien à craindre d'eux. Tous ces peuples-là sont très basanés, mais les femmes ne sont pas voilées comme les femmes turques[3].

Nous étions encore très éloignés de Jérusalem. Vers les huit heures du soir nous sommes arrivés à un petit village où nous avons trouvé huit ou dix Arabes comme campés ; nous nous y sommes

1. « Quand le festin fut préparé, nous nous assîmes en rond autour d'un plateau de bois, et chacun déchira de ses mains une partie de la victime. » (*Itinéraire*, t. II, p. 250.)

2. « En traversant le village nous vîmes un jeune Arabe assis à l'écart, la tête ornée de plumes, et paré comme dans un jour de fête. Ceux qui passaient devant lui s'arrêtaient pour le baiser au front et aux joues : on me dit que c'était un nouveau marié. » (*Ibid.*, p. 200.) Rien de semblable chez Julien ; cette anecdote a dû être puisée par Chateaubriand dans quelque livre.

3. Cf. *Itinéraire*, t. II, p. 201.

arrêtés pour reposer nos chevaux ; ils étaient à faire leur collation ; ils avaient de très beaux raisins, qu'ils nous ont offerts, que nous avons acceptés et mangés avec plaisir. Au bout d'une heure nous avons repris notre route. Environ à une lieue de Jérusalem nous avons rencontré les troupes du pacha qui allaient faire leur perception dans les déserts que nous venions de parcourir. Notre chef d'Arabes et notre janissaire ont été parler au commandant de la troupe pour nous faire connaître[1]. Après ils ont continué leur chemin, ainsi que nous. Comme il faisait très nuit, je n'ai pas pu les bien distinguer. Ils étaient armés de lances et de fusils, et très mal vêtus. Nous ne l'étions pas mieux, car, avec nos robes d'Arabes par-dessus nos vêtements français, nous aurions effrayé tous honnêtes gens . Nous nous étions retirés sur le côté du chemin, dans des broussailles, jusqu'à ce qu'ils soient défilés, car ils tenaient toute la route qui est fort étroite et remplie d'une si grande quantité de pierres, que les chevaux ont beaucoup de peine à marcher, mais ayant de très bonnes jambes fait qu'ils s'en tirent très bien.

1. « Heureusement la nuit nous déroba à la vue de cette soldatesque. » (*Itinéraire*, t. II, p. 208.)

2. « Nous étions couverts d'armes, habillés à la française, et très décidés à ne souffrir aucune insulte. » (*Ibid.*, p. 248.)

Nous sommes arrivés le lundi 6 à minuit à Jérusalem, très fatigués, ainsi que nos chevaux, depuis cinq heures du matin que nous étions partis de la mer Morte. Le lendemain nous avons été voir le Saint-Sépulcre [1], qui est dans une très belle église ; il y a un côté pour les Pères du couvent, un pour les Grecs et un pour les Turcs. L'on n'y entre que les jours de grande fête, ou par permission du Père gardien pour les étrangers. Le Calvaire est dans la même enceinte, sur une hauteur, près de l'église, comme il y en a beaucoup d'autres, sur lesquelles nous avons monté, où l'on revoit de très loin que des terres en friches et pour tout bois des broussailles et des arbustes rongés par les animaux. La vallée de Josaphat se trouve en dehors, au pied du mur de Jérusalem, qui est comme un fossé de remparts. Le couvent est très grand et très bien bâti, ayant de belles cours et de belles terrasses. Ils sont environ trente religieux pour répartir, de temps en temps, dans les couvents de la Terre sainte[2]. Nous sommes repartis

1. « L'église du Saint-Sépulcre n'existe plus ; elle a été incendiée de fond en comble depuis mon retour de Judée, je suis, pour ainsi dire, le dernier voyageur qui l'ait vue, et j'en serai, par cette raison même, le dernier historien. » (*Itinéraire*, t. II, p. 212.) Chateaubriand comptait sans Julien.

2. Le récit de Julien est un peu court à côté de celui de Chateaubriand qui n'occupe pas moins de 253 pages de son *Itinéraire*. Que

le vendredi 10[1] pour retourner à Jaffa, où nous sommes arrivés le samedi 11[2]. J'ai été avec notre interprète voir les défenses de la ville, qui étaient restées toutes en ruines, telles que les Français les avaient mises lorsqu'ils y sont entrés, il y avait environ cinq ans, car ils ont peine à rétablir et encore plus à construire.

Nous en sommes repartis le jeudi 16[3] pour Alexandrie ; nous avions encore de nos provisions de Constantinople et augmentées de ce que les religieux nous ont donné, nous assuraient des vivres pour quelque temps, et ayant ajouté au moins un demi-cent de grenades, qui nous a fait grand plaisir[4] étant très

de choses vues, que de merveilles minutieusement décrites, que de petits détails observés en ces trois jours ! (*du 7 au 10*, d'après Julien, *du 7 au 12*, d'après Chateaubriand). Voici un fait, dans tous les cas, que Julien ne rapporte point : « ... Un de ces Tartares, passant derrière moi, me prit la tête, me la courba de force, tandis que son camarade, baissant le collet de mon habit, me frappait le cou avec le dos de son sabre nu. Le drogman se mit à beugler. Je me débarrassai des mains des spahis ; je sautai à la gorge de celui qui m'avait saisi par la tête : d'une main lui arrachant la barbe, et de l'autre l'étranglant contre le mur, je le fis devenir noir comme mon chapeau. » (*Itinéraire*, t. II, p. 340.)

1. Chateaubriand dit le 12. (*Itinéraire*, t. III, p. 49.)

2. Chateaubriand dit le 13 à midi. (*Ibid.*, p. 50.)

3. Ici les dates concordent. Chateaubriand précise même : huit heures du soir. (*Ibid.*, p. 56.)

4. En effet, Chateaubriand les qualifie « d'excellentes ». (*Ibid.*, p. 57.)

mûres, ce qui rend ce fruit très agréable et rafraîchissant. Notre trajet n'a été que de quatre jours [1]. Nous y sommes arrivés le lundi 20 [2]; nous avons descendu chez M. Drovetti, consul français. Le 23, M. de Chateaubriand a parti, avec deux personnes de la connaissance de M. le consul, pour Le Caire et n'a emmené que son domestique interprète. Il m'a laissé, ayant un mouvement de fièvre [3] par la fatigue que j'avais eue depuis quelque temps; il est revenu le 13 novembre, ce qui a fait trois semaines d'absence, dans lequel temps je me suis bien rétabli, et m'a retrouvé en bonne santé; il y est encore resté dix jours, ce qui m'a fait trente-quatre jours de résidence à Alexandrie, que j'ai employés à me promener, tant dans la ville qu'au dehors. On se promène aussi sur les maisons, qui sont presque toutes couvertes en terrasses, pour en recevoir les eaux de pluie qui retombent dans des citernes de chaque maison; il se pratique aussi beaucoup de jardins pour fleurs et

1. « Ma navigation de Jaffa à Alexandrie ne dura que quatre jours. » (*Itinéraire*, t. III, p. 57.)

2. A huit heures du matin. (*Ibid.*, p. 69.)

3. Ici, pour la première fois, il est parlé de fièvre dans l'*Itinéraire* de Julien. Encore n'est-ce point Chateaubriand qui en est frappé, comme il le voudrait si souvent, mais bien Julien lui-même. « M. Drovetti garda Julien qui avait la fièvre et me donna un janissaire. » (*Ibid.*, p. 71.)

arbustes forme berceaux ; il y a aussi des volières de différents oiseaux comme en France, c'est ce qui fait les jardins de ville où l'on va passer les soirées pour y prendre le frais. La ville est très grande, mais peu peuplée. Il y a des Français qui y tiennent des cafés, des auberges, de la bijouterie et même mercerie [1].

Il y a aussi des Juifs qui font l'agiotage, comme partout où ils sont [2]. Le peuple turc ne paraît pas très opulent. Il y a deux ports dont un vieux et un neuf, qui est le plus pratiqué. Il y a aussi une superbe place que les Français ont faite, et des remparts, ainsi que plusieurs moulins à vent à une demi-lieue de la ville.

Il y a la colonne de Pompée, qui est en granit rougeâtre, montée sur un massif de pierre de taille [3] élevé environ de terre de quatre pieds et la colonne peut avoir, d'après ce qu'on m'a dit, quatre-vingt-seize pieds de haut sur vingt-cinq de pourtour.

1. « ... Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité, un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris, quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève, les pavillons des consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies : tel était le spectacle. » (*Itinéraire*, t. III, p. 103.)

2. Phrase citée par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 522.

3. *Idem.*

Pour parcourir les dehors, il faut être plusieurs, car il y a des rôdeurs qui vous dépouillent, lorsqu'ils voient que vous n'êtes pas en force, mais nous étions toujours cinq ou six ; avec chacun un fusil, comme chasseurs parce qu'il y a du gibier, principalement en oiseaux d'eau. Quand nous faisions de ces parties-là, nous prenions un âne de sur la place où ils sont en troupeaux, et qui vont comme des chevaux de selle ; il nous en coûtait chacun, pour une partie de la journée, sept à huit médins, qui font huit sols de France ; nous nous en servions aussi les dimanches, en partie de cavalcade, pour aller à la messe à une église catholique qui était à un quart de lieue de la ville [1]. Malgré que je passais mon temps très agréablement je désirais notre départ [2],

1. Aucun de ces détails n'est donné par Chateaubriand dans son *Itinéraire.*

2. Chateaubriand n'était guère moins pressé de partir. Alexandrie lui semblait « le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre ». (*Itinéraire*, t. III, p. 103.) — C'est à Alexandrie, cependant, que lui serait arrivé cette petite aventure qu'il rapporte comme flatteuse pour son amour-propre : « Un riche Turc, voyageur et astronome, nommé Ali-Bey-el-Abassy, ayant entendu prononcer mon nom, prétendit connaître mes ouvrages. J'allai lui faire une visite avec le consul. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria : *Ah ! mon cher Atala ! et ma chère René !...* Ce *Turc*, plus malicieux qu'on ne l'imagine, était tout simplement *catalan* : il a donc trompé Chateaubriand par deux fois. Son nom était Domingo Badia y Lebrich ; une rue de Barcelone, sa ville natale, se désigne ainsi. (Communication de M. Alexandre Cortada, un des écrivains qui connaît le mieux sa Catalogne.)

je voyais que nous entrerions dans la mauvaise saison et ne voyais aucun bâtiment en charge pour partir.

M. de Chateaubriand, qui ne désirait pas moins que moi de partir, ne savait quel parti prendre. Il fut obligé de noliser un bâtiment à son compte, dont le capitaine a eu beaucoup de peine à se décider. Enfin les conventions faites, et le jour pris, je vais avec le cuisinier de M. le consul faire nos provisions pour M. de Chateaubriand et moi, parce que Jean, notre interprète, est resté à Alexandrie pour retourner à Constantinople par le premier bâtiment qu'il trouverait [1]. Notre provision consistait de poules, œufs, beurre, riz, biscuits, viandes fraîches, poires et raisins secs, vin, citrons, oignons, ails ; il nous restait encore de celles que M. le général Sébastiani nous avait données, comme jambon, saucisson, pains de sucre et rhum et environ une trentaine de cailles que M. Drovetti nous avait données. J'avais conservé mes ustensiles de cuisine, qui m'avaient servi depuis Constantinople jusqu'à Jaffa. Je calculais, pour notre consommation journalière, que nos provisions pourraient aller deux mois. M. Drovetti conseillait à M. de Chateaubriand de rester encore une huitaine de jours

1. Chateaubriand prétend l'avoir renvoyé à Constantinople, le 23 octobre. (*Itinéraire*, t. III, p. 71.)

parce qu'il devait arriver beaucoup de riz du Caire, et qu'il chargerait son bâtiment avantageusement qui n'était dans ce moment que presque sur son lest, dont il aurait tiré grand parti à Tunis, mais n'ayant pas voulu attendre plus longtemps, nous sommes partis avec le peu de charge qu'il y avait, assez cependant pour ne pas chavirer, le dimanche 23 novembre, avec tous les regrets de quitter toutes les personnes qui nous avaient si bien reçus.

Notre bâtiment était un bâtiment marchand impérial. Notre équipage était composé d'un capitaine, de deux officiers commandants et d'un pilote et de huit matelots. Nous avions pour passagers six Turcs qui revenaient de La Mecque [1] et M. de Chateaubriand et moi, ce qui fait en tout vingt personnes.

Dans les premiers jours nous avons été assez bien, mais cela n'a pas duré, car nous avons toujours eu mauvais temps et mauvais vent pour le reste du trajet [2]. Nous avons été obligés pendant plusieurs jours à

1. « Je trouvai à bord un rabbin de Jérusalem, un barbaresque, et deux pauvres Maures de Maroc, peut-être descendants des Abencerrages qui revenaient du pèlerinage de La Mecque. Ils me demandaient leur passage par charité. Je reçus les enfants de Jacob et de Mahomet au nom de Jésus-Christ. » (*Itinéraire*, t. III, p. 108.)

2. Citée par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 523.

ne faire que virer de bord, pour ne pas trop nous écarter de notre destination, et même à nous mettre sous cape, en pliant toutes nos voiles, et baisser notre mât de perroquet.

Nous étions très près de l'île de Malte ; ce que nous avions à craindre c'était d'être aperçus par quelque bâtiment anglais qui aurait pu nous forcer d'aller à l'île de Malte, mais aucun n'est venu à notre rencontre. Comme notre équipage se trouvait très fatigué, et que le vent augmentait à ne pas nous être favorable, le capitaine, voyant sur la carte un mouillage nommé Kerkeni duquel nous n'étions pas très éloignés, il fait faire voile dessus sans en prévenir M. de Chateaubriand, qui, aussitôt qu'il a vu que nous approchions de ce mouillage, s'est fâché avec le capitaine de ne pas l'avoir consulté et qu'il devait continuer sa route ayant supporté de plus mauvais temps. Mais nous étions trop avancés pour reprendre notre route, et la prudence du capitaine [1] a été très bien vue, car, cette nuit-là, le vent est devenu plus fort et la mer très mauvaise [2], ayant été obligés de rester vingt-quatre heures

1. « ... qui était d'une timidité extrême... » (*Itinéraire*, t. III, p. 109.)

2. « ... Nous découvrîmes une petite felouque grecque à demi submergée, et à laquelle nous ne pûmes donner aucun secours. Elle passa à une encâblure de notre poupe. Les quatre hommes qui la

de plus dans le mouillage. Malgré cette preuve qui donnait raison au capitaine, M. de Chateaubriand lui en marquait toujours son mécontentement. Il y avait environ un mois que nous naviguions et il nous fallait encore sept ou huit heures pour arriver dans le port de Tunis. Dans le même instant le vent nous devient contraire et violent, ce qui nous a forcés à nous mettre au large, et nous recule pour trois semaines sans pouvoir aborder le port. C'est encore dans ce moment que M. de Chateaubriand faisait reproche au capitaine d'avoir perdu trente-six heures au mouillage; il ne voulait toujours pas croire aux observations du capitaine qu'il aurait pu nous arriver de plus grands malheurs, mais celui que je voyais était de voir baisser nos provisions et ne savoir quand nous arriverions [1].

conduisaient étaient à genoux sur le pont; ils avaient suspendu un fanal à leur mât et ils poussaient des cris que nous apportaient le vent... » Julien ne dit rien de cette barque lamentable.

1. Tout ce passage (depuis : *Nous étions tout près de l'île de Malte*) a été cité par Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 524-526), et il y loue même Julien « exposé à la même destinée, de m'avoir repris d'une de ces impatiences, dont, heureusement, je me suis corrigé ». Toutefois la prose de Julien n'a guère été respectée et outre qu'il transposé certaines phrases, ce qui fait que le morceau manque de l'unité première, Chateaubriand y a de plus pratiqué quelques coupures : Ainsi la phrase : *Malgré cette preuve qui donnait raison au capitaine* a été omise.

Comme nous n'étions pas très éloignés d'une petite île qui se nomme Stampalie, le capitaine propose à M. de Chateaubriand de faire voile dessus, pour pouvoir remonter nos vivres, à quoi il ne s'est pas opposé, mais arrivés au port, il n'a pas voulu descendre à terre, nous ne sommes descendus que trois, le capitaine, un officier et moi [1]. Cette île était occupée par des Grecs qui m'ont paru très gais et contents. Nous leur avons demandé ce qu'ils avaient à vendre pour nourriture, ils nous en font le détail, alors nous choisissons ce qu'il nous faut. Le capitaine a acheté deux cochons [2], deux moutons, des poules, des œufs, des fromages et du vin, et moi j'ai acheté deux petits cochons de lait, des poules, des œufs et du vin et nous avons payé chaque chose presque aussi cher qu'en France. Après notre marché fait et payé, ils n'ont pas voulu nous laisser partir sans déjeuner [3]; après, nous nous sommes promenés dans leur île qui est très bien cultivée, quoique le terrain ne soit que de monts de terre. Cette

1. « Nous mouillâmes sur la côte ; je descendis à terre avec le capitaine... » (*Itinéraire*, t. III, p. 113.)

2. Chateaubriand tient encore rancune au capitaine de sa timidité puisqu'il ne reconnaît pas la munificence de ses dons : « Le capitaine revint avec des poulets et *un* cochon vivant. » (*Ibid.*, p. 114.)

3. Chateaubriand, bien qu'il prétende, contre l'avis de Julien, être descendu à terre, ne dit rien de ce dîner.

promenade m'a fait grand plaisir, car il y avait au moins cinq semaines que je n'avais mis pied à terre. Nous avions fait porter nos provisions à notre chaloupe, où deux matelots nous attendaient, et nous avons rejoint notre bâtiment. M. de Chateaubriand nous a paru un peu plus content ; il m'a fait différentes questions sur les habitants et comment était leur île. Je lui en fis le détail que le peu de temps m'a permis de voir, qu'ils étaient très actifs à leurs travaux de culture et les femmes aux soins de leurs ménages, et de leurs bestiaux dont ils font commerce avec les voyageurs qui mouillent dans leur port. Nous sommes repartis le lendemain matin [1] pour reprendre notre route sur Tunis, et le

1. C'est chronologiquement ici qu'il faudrait placer, d'après le récit de Chateaubriand (*Itinéraire*, t. III, p. 115-116), un ouragan terrible qui « fondit sur le navire et le fit pirouetter comme une plume sur un bassin d'eau »... « Le tourbillon semblait nous soulever et nous arracher des flots ; nous tournions en tout sens, plongeant tour à tour la poupe et la proue dans les vagues... Le même coup de vent fit périr, sur l'île de Malte, deux vaisseaux de guerre anglais, dont les gazettes du temps ont parlé. M. Dinelli (le second) regardant le naufrage comme inévitable, j'écrivis un billet ainsi conçu : F.-A. de Chateaubriand, naufragé sur l'île du Lampedouse, le 28 décembre 1806 en revenant de la Terre sainte. J'enfermai ce billet dans une bouteille vide, avec le dessein de la jeter à la mer au dernier moment... La Providence nous sauva. » Julien n'a rien vu de cette tempête ; il n'a rien su de ce beau geste de naufragé prévoyant. Il n'était pourtant pas à fond de cale retenu par le mal de mer : il a si peu d'amour-propre qu'il l'aurait écrit. Et si cette tempête eût existé, n'eût-il pas remercié la Providence de sa sauvegarde ?...

11 janvier 1807 nous avons approché du port sans pouvoir y entrer ayant vent contraire. Nous nous sommes mis en rade jusqu'au lendemain où le vent nous a été un peu plus favorable, quoique la mer toujours très agitée, au point de ne pouvoir descendre une chaloupe pour aller à terre, et notre bâtiment en mouvement comme en pleine mer. Nous sommes restés dans cette position jusqu'au dimanche 18; il nous restait encore assez de provisions, même en rhum, sucre et citron, malgré que nous en avions fait un grand usage.

Dans nos plus mauvaises nuits, que nous passions sans dormir, il y avait toujours en garde sur le pont un officier, le pilote et quatre matelots. Quand je voyais, à la fin du jour, que nous allions avoir une mauvaise nuit, nous montions sur le pont et, à minuit, je commençais à faire notre punch, ou plus tard quand le capitaine et un de ses deux officiers se trouvaient sur le pont qui étaient comme deux sauvages et auxquels nous n'en voulions pas donner. Je commençais toujours à en donner à notre pilote et aux quatre matelots et ensuite à M. de Chateaubriand, l'officier et moi ; mais nous ne prenions pas cela aussi tranquillement que dans un café. Cet officier avait beaucoup d'usage et parlait très bien français, ce qui nous a été très agréable dans

notre trajet [1] et les sept jours que nous sommes restés dans le port d'où nous voyons celui de La Goulette et Tunis, qui est à trois lieues. Enfin, nous sommes donc descendus le dimanche 18 à ce port de La Goulette, dont aussitôt on a fait savoir l'arrivée de M. de Chateaubriand à M. Doise, consul de France à Tunis, qui, de suite, a envoyé son interprète et des chevaux pour aller par terre ; et nos bagages sont venus par mer sur un batelet qu'ils nomment sandalle.

Arrivés à l'hôtel, M. Doise a descendu recevoir M. de Chateaubriand et l'a conduit dans un logement fort propre et agréable, lui témoignant tout le plaisir qu'il avait de le recevoir. J'ai été aussi très bien reçu de la part de son monde.

M. Doise était un homme d'environ cinquante-cinq ans, très estimable et père de famille ayant quatre enfants, trois demoiselles et un garçon, dont les deux aînées étaient en pension à Paris, la troisième était à Tunis avec le petit garçon qui pouvait avoir cinq ans. La maman était encore jeune et tenant toujours très bonne société et pour en augmenter le nombre, pour rendre les soirées plus récréatives à cause de M. de

1. Se trouve cité par Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 524), mais pêle-mêle avec les passages, notés p. 94, 96.

Chateaubriand, M. Doise donnait plus souvent à dîner et à différents étrangers et aux consuls de chaque nation. Pendant notre séjour le carnaval est venu [1], ce qui a encore donné sujet à de plus grandes fêtes données par MM. les consuls qui en invitaient toujours M. de Chateaubriand.

Quoique ce fût en hiver le temps était fort beau, nous n'avons eu que quelques jours de froid et giboulées comme à Paris, sur la fin de mars ; aussi il n'y a pas de cheminée dans les appartements, l'on se chauffe par le moyen d'une grande poêle qu'on remplit de braise bien allumée et qu'on couvre de cendres, ce qui la conserve toute la soirée qui se termine au plus tard à dix heures et ce ne sont que des voisins qui y restent jusqu'à cette heure-là, dont la communication se fait intérieurement, où il faut être plusieurs pour être en sûreté et ne pas avoir loin pour gagner son logis. A la fin du jour toutes les boutiques se ferment et chacun rentre chez soi, de sorte que les rues deviennent désertes et qu'on ne peut rencontrer que de mauvais sujets [2], malgré qu'il se fasse des patrouilles.

1. Amusante, la restriction de Chateaubriand : « On approchait du carnaval, et l'on ne songeait qu'à rire, *en dépit des Maures*. » (*Itinéraire*, t. III, p. 120.)

2. « On rencontre sous les portes de la ville ce qu'on appelle des *sidi*

Notre quartier était un des plus sûrs, étant habité par tous les consuls de chaque nation. Dans le jour, j'allais avec plusieurs personnes promener, voir les maisons et jardins des premiers de la ville, principalement la maison et le jardin du bey que j'ai trouvés très beaux, et bien cultivés et plantés à la française comme espaliers, arbres de plein vent de différents fruits et arbres et arbustes de fantaisie et de différentes clôtures comme murs, fossés, haies de figues d'Inde et les maisons très bien bâties. Il y a de très belles plaines, les meilleures terres semées en blé, en orge [1], d'autres plantées en oliviers et, à cette époque, tout était avancé comme en France sur la fin d'avril. Plus près de la ville il y a des jardins comme des marais, où il y a différents légumes. Les Juifs ont aussi un très grand terrain pour cimetière où ils vont, tous les samedis, laver et blanchir les dalles de pierre qui sont sur les

ou des *saints* : ce sont des négresses et des nègres tout nus, dévorés par la vermine, vautrés dans leurs ordures, et mangeant insolemment le pain de la charité. Ces sales créatures sont sous la protection immédiate de Mahomet. » (*Itinéraire*, t. III, p. 127.)

1. « La campagne aux environs de Tunis est agréable, elle présente de grandes plaines semées de blé et bordées de collines qu'ombragent des oliviers et des cacaotiers... Le bey a sa maison de campagne au fond de cette vallée... » (*Itinéraire*, t. III, p. 127.) — Cette fois le domestique et le maître ont vu de même : le fait est si rare qu'il méritait d'être signalé.

tombeaux où sont enterrés leurs parents : là, ils prient et pleurent [1].

Enfin tout mon temps s'est passé sans ennui par toutes ces variétés qui m'étaient inconnues et de plus me trouvant avec toute personne qui avait l'usage français, cependant il excitait en nous la douleur de savoir qu'aucune de nos nouvelles n'était encore parvenue à Mme de Chateaubriand et à ma femme.

Quoique ayant donné, à notre arrivée à Tunis, des lettres à un capitaine qui avait promis de les faire passer en France, quel fut notre étonnement de voir au bout de trois semaines ce bâtiment mouiller dans le port de Tunis, n'ayant pu aller à sa destination par le mauvais état dont il était, et nos lettres toujours dans les mains du capitaine, ce qui nous faisait désirer de partir, mais impossible. Enfin, le bâtiment a été rétabli avant que nous puissions partir, nous l'avons vu partir avec plaisir espérant que nos lettres parviendraient, ce qui nous a tranquillisés [2], malgré cela,

1. Nous relevons avec plaisir, à ce propos, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 526, le double éloge d'exactitude décerné à Julien par son maître : « Je foulai enfin le sol de Carthage. Je trouvai chez M. et Mme Devoise l'hospitalité la plus généreuse (phrase qui déjà se trouve dans l'*Itinéraire*, t. III, p. 120). Julien fait bien connaître mon hôte ; il parle aussi de la campagne et des Juifs : « Ils « prient et pleurent », dit-il. »

2. On s'inquiétait en effet, et sérieusement, à Paris du silence

cherchant tous les moyens de partir le plus tôt possible. Cela n'aurait pas été si difficile si la guerre n'eût pas été entre les Algériens et les Tunisiens ; aucun bâtiment n'osait se mettre en mer, alors, il fallait attendre une occasion pour notre départ. Aussi nous allions souvent à la chambre d'observatoire de M. le consul où il y a un télescope avec lequel on voyait dans le port tout ce qui arrivait, et se passait, comme si on eût été à quarante pas, aussi nous a-t-il dit qu'il nous avait plaints sans nous connaître voyant notre bâtiment si tour-

prolongé des voyageurs. Le 14 septembre, Mme de Chateaubriand écrivait à Joubert : « Si vous lisez le journal, vous y voyez sans cesse des nouvelles de Constantinople et point de nouvelles du voyageur. On me donne ici surtout de mauvaises raisons que j'en veux pour ne pas m'inquiéter. Ensuite vient la raison par excellence : Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Hélas ! ce qui arrive tous les jours, de mourir. Pour moi, je meurs de crainte, je meurs de désespoir, je meurs de tout... » (*Les Correspondants de J. Joubert*, p. 219.) Mme de Chateaubriand avoue être restée onze mois sans nouvelles alors que son époux écrivait cependant une douzaine de lettres durant son voyage à quelques amis, et l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* revenant plus tard sur cette inquiétude causée, ne s'en excuse guère par ces lignes égoïstes : « J'arrivai à Paris avant les nouvelles que je donnai de moi ; j'avais devancé ma vie. » (T. II, p. 531.) — Ici un Chateaubriand a tout à l'honneur de Napoléon : « Les premières [lettres] que je reçus [de mon mari] étaient datées d'Algésiras, port d'Espagne où il venait de débarquer. Il n'avait plus que l'Espagne à traverser. C'était, après tant de tourments, comme s'il eût été à Paris. Deux mois avant son arrivée, le bruit courut que le bâtiment sur lequel il s'était embarqué de Tunis avait péri. Grande

menté, et sans pouvoir descendre à terre. Un jour nous apercevons qu'une frégate américaine vient mouiller dans le port et, aussitôt que le capitaine fut débarqué, il vient voir M. Doise qui l'invite à dîner se trouvant au moment où l'on allait se mettre à table, ce qui a donné à M. de Chateaubriand la facilité de savoir sa marche, et s'il pouvait espérer qu'il puisse nous porter dans quelque port de l'Espagne. Au bout de plusieurs jours le capitaine lui en donne l'espoir, mais il fallait attendre qu'il ait fait différentes courses avant que de partir de Tunis. Pendant que la frégate faisait sa tournée il est arrivé un brick qui en dépendait, qui a été obligé d'attendre le retour de la frégate pour prendre les ordres du capitaine. Le moment de son arrivée, il fut décidé que la frégate n'irait que jusqu'à Alger, mais

joie parmi les courtisans de l'empereur. L'un d'eux M. de ***, alla vite aux Tuileries raconter la nouvelle. Bonaparte n'en fut sûrement pas fâché ; mais, en homme d'esprit, et qui n'aimait pas la platitude inutile, il répondit : « Eh bien ! est-ce que cela vous réjouit ? C'est « cependant au moins un homme qui faisait honneur à la France, et « que je regrette, moi qui suis le seul qui ait eu à s'en plaindre. » Et il ajoute : « Chateaubriand a sa femme ici. Ce n'est pas la peine de la « tourmenter, peut-être inutilement. Attends que la chose soit sûre pour la mettre dans les journaux. » Je dois donc à Napoléon de n'avoir pas appris une chose qui m'aurait fait mourir. » (Abbé Pailhès, *op. cit.*, p. 376-377.) — Nous ignorons quelles furent les craintes de Mme Julien, mais il nous plaît que ce brave homme l'associe, dans cet *Itinéraire*, à la femme de son maître.

que le brick irait jusqu'à Malaga, après qu'il aurait été à l'île de Malte. Alors, la chose étant assurée, nous prenons patience jusqu'à son retour, qui a été le 3 mai et notre départ a été fixé le 9. Nous avons quitté Tunis le 5, ce qui nous a fait quarante-cinq jours de résidence chez M. Doise qui n'a pas cessé, jusqu'à cette époque, de procurer à M. de Chateaubriand tout l'agrément possible, et m'ayant recommandé à ses gens je n'ai eu qu'à me louer de la manière qu'ils ont rempli les intentions de M. Doise envers moi ; aussi, nos adieux étaient mutuellement comme des adieux de famille.

Nous nous sommes embarqués sur une sandalle pour aller au port de La Goulette dont le trajet se fait en trois heures quand le vent est bon. Chemin faisant, je demande à M. de Chateaubriand s'il avait pris l'or qu'il avait mis dans le secrétaire de la chambre où il couchait, il me dit que non. Je fus obligé de retourner à Tunis [1], chez M. Doise qui n'a pas été étonné de me revoir, sachant notre oubli.

Il était trop tard pour retourner au port de La Gou-

1. Chateaubriand rapporte en effet cet oubli dans les *Mémoires d'outre-tombe* (t. II, p. 526), et il ajoute : « L'argent ne peut jamais me demeurer dans la cervelle. » — « L'ambassadeur me l'a bien prouvé quand je tenais à Londres les cordons de sa bourse. » (Marcellus, *op. cit.*, p. 178.)

lette, je ne suis parti que le lendemain matin à sept heures et, malheureusement, le vent nous est venu contraire et au lieu de trois heures pour faire le trajet nous en avons mis douze. Ce retard a inquiété beaucoup M. de Chateaubriand ; il craignait qu'il me soit arrivé quelque chose, jugeant du mauvais temps qu'il faisait ; en me voyant, il fut rassuré.

Le 7 et le 8, nous nous sommes promenés dans les ruines de Carthage où il se trouve encore quelques fondations à rase terre, qui prouvent la solidité des monuments et aussi comme des distributions de bains qui se trouvent être submergées par la mer, il existe encore de très belles citernes et d'autres décombres. Le peu d'habitants qui occupent ces contrées en cultivent les terres qui leur sont nécessaires, et ramassent différents marbres et pierres, ainsi que des médailles, qu'ils vendent aux voyageurs comme antiques. M. de Chateaubriand en a acheté pour rapporter en France[1]. Le port de La Goulette est occupé par les surveillants du grand port et les magasiniers qui sont pour recevoir toutes les marchandises qui sont pour être embarquées et celles qu'on débarque

1. Ce passage (depuis : *Le 7 et le 8*) a été cité par Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 528) : « Julien achève comme moi de prendre sa dernière vue de l'Afrique à Carthage »

du grand port ; il y entre aussi tous les bâtiments à grande réparation ; il y a pour ouvriers beaucoup d'esclaves de différentes nations, excepté des Français ; il y a aussi des forçats qui sont enchaînés deux à deux.

Le lundi 9[1] nous sommes partis pour rejoindre notre brick américain qui était au large dans le grand port, environ à une demi-lieue de celui de La Goulette.

Arrivé à bord le capitaine me fait donner un coin pour y mettre nos effets, car tout était bien rempli. Malgré cela il régnait une propreté à faire plaisir, tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur du bâtiment. C'est un autre ordre en distribution que dans les bâtiments marchands. Il était fort de douze pièces de canon, soixante hommes pour les servir et environ vingt autres hommes d'équipage. Pour chef un capitaine, quatre officiers commandants, six aspirants et cinq officiers de santé, ce qui fait seize personnes, de plus huit domestiques. En passagers, un Turc de distinction, avec sa suite de dix personnes, et M. de Chateaubriand et moi, ce qui fait, en totalité, cent dix-huit

1. A partir de cet endroit l'*Itinéraire* de Julien est beaucoup plus complet que celui de Chateaubriand, sans doute fatigué. Il se contente de traiter les sujets « d'une manière générale », de son propre aveu, « et selon l'ordre dans lequel ils s'offrent à sa mémoire ». (*Itinéraire*, t. III, p. 123.)

hommes. Il y avait toujours sur le pont deux sentinelles pour en maintenir l'ordre et la police. Notre trajet a été de dix-huit jours. Le premier je fis connaissance avec le cuisinier, le valet de chambre et le domestique du capitaine qui, tous trois, parlaient très bien français, fait que je n'étais pas embarrassé pour demander ce que j'avais besoin et que le voyage m'a été plus agréable, malgré que notre bâtiment allait très vite et bon vent, car j'ai vu faire de quinze à vingt milles par heure. Cela n'a pas diminué les jours que nous avons mis, ayant eu des calmes qui nous ont retardés, pendant lesquels le capitaine faisait faire l'exercice à feu pour connaître les plus adroits pour l'artillerie ; on menait avec une chaloupe un tonneau qui reste sorti de moitié à fleur d'eau sur lequel ils apointaient le canon, l'un d'entre eux en a traversé les deux fonds et, pour en prouver la vérité, l'on a été chercher le tonneau que j'ai vu. Pour la mousqueterie on mettait un carton comme dans les arquebuses, au bout du bâtiment. Pour le pistolet on en mettait un moins grand, et à moitié du bâtiment. Un autre jour, de même en calme, il se trouvait beaucoup de tortues planant sur la superficie de l'eau, le capitaine envoie un officier et plusieurs matelots pour en pêcher, ils les prennent à la main comme s'ils ramassaient une

pierre. En plusieurs fois ils en ont rapporté plus d'une centaine, il y en avait qui pouvaient couvrir trois pieds carrés en superficie. Ce qui a nourri plusieurs jours l'équipage. Les chefs n'en mangeaient que le cou comme étant le plus délicat de l'animal et faisant de bon bouillon. Autre cause de retard, l'eau douce commençait à nous manquer, ainsi que le bois. Et sachant que leur frégate était mouillée au port d'Alger, alors ils ont été la rejoindre pour se procurer ce qu'ils avaient besoin. Ce qui nous a tenus encore vingt-quatre heures.

M. de Chateaubriand dit au capitaine qu'il désirait débarquer au port de Malaga, mais le vent nous devenant contraire et, étant plus avantageux pour Gibraltar, nous en prenons la route ; mais environ à une lieue du port je vois le capitaine qui fait monter sur le pont armes et munitions et démarrer les canons. J'ai d'abord cru que c'était pour se faire annoncer, mais quand j'ai vu six chaloupes canonnières qui cherchaient à nous envelopper et notre brick virer de bord pour tirer sur elles, je craignais quelques engagements de combat qui n'a pas eu lieu, car à la première bordée il en fit retirer trois et à la seconde les trois autres de sorte que nous sommes entrés très tranquillement dans le port. Le capitaine dit à M. de

Chateaubriand qu'il y avait environ un an qu'il avait éprouvé des vexations de leur part et qu'il avait juré de ne se laisser ni approcher, ni visiter que dans le port, qui aussitôt sont venus pour cela, mais n'ayant pas fini notre quarantaine qui s'annonce par un drapeau jaune, ils se sont contentés de parler au capitaine dedans leurs chaloupes, et tous les jours ils venaient de même et cela m'a donné le temps de voir Gibraltar, qui est un rocher énorme en pleine mer, dont la ville est au pied. Et du bâtiment de guerre au pourtour le détroit est à la portée des canons des terres d'Espagne.

Le cinquième jour, à six heures du matin, le capitaine fait descendre une chaloupe du bâtiment dans lequel nous sommes partis du port de Gibraltar à la faveur d'un très grand brouillard qui nous mettait à l'abri de toute surveillance. Et, après environ quatre heures de navigation, nous sommes entrés dans le port d'Algesiras où nous sommes restés très longtemps sans mettre pied à terre, ne pouvant entrer dans la ville sans avoir visité nos papiers qu'ils passent au vinaigre avant que de les porter à leur administration, ensuite au consul français qui est venu pour recevoir M. de Chateaubriand et l'engager à venir chez lui, ce qu'il n'a pas accepté préférant d'aller dans une

auberge pour être plus libre. Nous avions avec nous un Espagnol, garde-vallon qui était dans notre bâtiment partant de Tunis ; dans le cours de notre trajet, il me dit qu'il allait en Espagne. Comme il parlait un peu français, j'en ai fait part à M. de Chateaubriand qui l'a adopté jusqu'à Cadix, en le défrayant de sa dépense de route, et nous a servi d'interprète jusque-là.

Nous sommes restés à Algesiras depuis le lundi 30 mars, jusqu'au samedi 4 avril que nous en sommes repartis pour Cadix. Comme nous avions plus d'effets qu'il nous en fallait pour être à cheval ou en voiture malgré que M. de Chateaubriand avait donné au capitaine et différents officiers de notre brick américain des peaux de lion, de tigre et de panthère qu'il avait achetées à Tunis, dont il n'en a rapporté qu'une de lion et une de tigre à Paris, il m'a dit aussi de donner aux matelots qui nous ont conduits à Algesiras mes ustensiles de cuisine et le reste de nos provisions.

Après ce débarras nous visitons ce qu'il nous restait et ne prenons que ce qui nous était absolument nécessaire et nous faisons deux malles du reste, que nous laissons chez M. le consul, pour les faire parvenir, par eau, à Paris, qui ne sont arrivées que deux mois après notre retour.

Il nous a fallu cinq chevaux, un pour M. de Chateau-

briand, un pour moi, un pour notre garde-vallon, un pour notre conducteur et un pour nos effets. Notre route n'a pas été très commode, ayant pris par des chemins de traverse où nous avions beaucoup de montagnes et de rivières à passer et plusieurs d'un courant très rapide, mais en mettant nos chevaux de front, les uns contre les autres, ils se soutenaient de manière à les passer avec moins de danger. Nous sommes arrivés à Cadix le lundi 6. Aussitôt M. de Chateaubriand me charge de lui trouver un bon cabriolet de poste. Je demande à la maîtresse de l'hôtel garni où nous étions descendus, quelques renseignements pour cet objet; comme veuve, elle avait un homme de confiance qu'elle me donna pour venir avec moi; il parlait très bien espagnol et français étant natif de Paris qu'il avait quitté à l'âge de dix ans et il en avait environ vingt-cinq. Satisfait de trouver une occasion de pouvoir donner de ses nouvelles à sa famille dont il n'en avait là aucune depuis sa désertion, fait qu'il a mis tout le zèle possible à m'être utile. Nous sommes allés chez plusieurs selliers et carrossiers, je ne tenais pas à l'élégance de la voiture mais bien à la commodité et à la solidité. Ce n'est qu'après beaucoup de recherches, que nous en avons trouvé une, mais fort cher, comme font partout

les marchands de profiter avec les étrangers des occasions de vente forcée, il a bien fallu la prendre au dernier prix qu'il me la laissait qui était de tant de réaux, évalués à mille francs de France. Mon emplette faite M. de Chateaubriand fixe notre départ au jeudi 9, ce qui nous a fait que trois jours de résidence à Cadix [1] que j'ai un peu parcouru. Les rues en sont fort belles et larges, un très beau parc d'artillerie, et un très grand port, où il arrive et part beaucoup de bâtiments qui en fait tout le commerce. Il y a aussi une très belle cathédrale, fort riche, ainsi que toutes les autres églises.

Nous sommes descendus au port pour gagner celui de Sainte-Marie, dont la traversée se fait environ en trois heures de temps. Nous y avons dîné et reparti aussitôt, ayant fait mettre deux chevaux de poste à notre cabriolet, de plus un bidet au domestique interprète que M. de Chateaubriand avait pris à Cadix, qui nous servait de courrier. Nous avons été jusqu'à un petit village qui se nomme Endouca où nous n'avons fait que coucher, qui était le premier depuis Cadix. Le

1. C'est à Cadix que le baron Hyde de Neuville (Cf. ses *Mémoires*) rencontra Chateaubriand. « Il arrivait de la Terre sainte. Son enthousiasme pour les lieux qu'il avait visités avait besoin de sortir. J'eus quelques prémices de l'*Itinéraire.* »

Se fain Environ la Troi heur de Temp nou y avon diné
Et reparti aussitot ayant fait mettre deux cheveaux de Poste
a notre cabriolet de plus un Bidet au domestique interprete que
Mr chateaubriand avait pris à cadix qui nous Servait de courier
Nous avons Eté jusqu'à un Petit village qui Se nomme Endouza
ou nous n'avons fait que coucher qui Etait le Premier de Puis
Cadix le lendemain nous Sommes aller à grenade avec
Des cheveaux de Selle parceque les chemins n'étaient Pas
Praticable Pour une voiture nous avons coucher En route ou
il y avait au moins une Trentaine de moines qui faisaient
un Tapage, Et une debauche qu'au quun millitaire n'aurait
fait, nous Etions Relegués dans une Petite chambre avec
chacun un Mattelas Sur le carreau Sur les quel nous
nous y Sommes coucher tout habilier Et Sans quiter nos
Armes nous Sommes partie le lendemain de fort Bonheur
mais tous ces messieurs Etait déjà Partie il y avait crois
Qu'ils ne S'étaient Pas couchez, nous Sommes arrivez à Grénade
Dans l'aprémidi ou nous nous Sommes reposez jusqu'au
Lendemain car nous Etions tres fatigué de notre route Et de
notre mauvais coucher, nous Sommes aller voir l'alhambra
Et autres Edifices Elevées Sur des Rochers d'une hauteur
immense nous avons visitez aussi les couvents Et leurs
Eglise qui Sont toujours remplée de richesses car il n'y a
Pas un mourant Tel pauvre qu'il Soit qui ne laisse quelque
Don à l'Eglise il y a aussi dans les Rochers qui bordent
la montagne qu'il faut monter Pour aller à l'alhambra des
Especes de caveaux Pratiqué dans ces rochers de distance En
Distance occupez chacun Par un hermite toute notre journée
à Eté occuper a parcourir tous Ses Endroits las car nous Sommes

lendemain nous sommes allés à Grenade avec des chevaux de selle parce que les chemins n'étaient pas praticables pour une voiture. Nous avons couché en route où il y avait au moins une trentaine de moines qui faisaient un tapage et une débauche qu'aucun militaire n'aurait faits. Nous étions relégués dans une petite chambre, avec chacun un matelas sur le carreau sur lesquels nous nous sommes couchés tout habillés et sans quitter nos armes. Nous sommes partis le lendemain de fort bonne heure, mais tous ces messieurs étaient déjà partis, il y avait croire qu'ils ne s'étaient pas couchés. Nous sommes arrivés à Grenade dans l'après-midi où nous nous sommes reposés jusqu'au lendemain, car nous étions très fatigués de notre route et de notre mauvais coucher. Nous sommes allés voir l'Alhambra et autres édifices élevés sur des rochers d'une hauteur immense [1].

1. « Mon *Itinéraire* n'entre pas dans beaucoup plus de détails sur Grenade ; je me contente de dire : L'Alhambra me parut digne d'être remarqué, même après les temples de Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse et ressemble beaucoup à celle de Sparte : on conçoit que les Maures regrettent un tel pays. » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 528.) A Grenade Chateaubriand rencontre celle qu'il nomme Blanca (Mme de Noailles, née de la Borde) très enthousiasmée pour les Maures et les paysages d'Espagne (jusqu'à en devenir folle et voyant dans ses domestiques de terribles demi-soldes). (Cf. Falloux, *Madame Swetchine.*) Elle fut l'inspiratrice des *Aventures du dernier*

Nous avons visité aussi les couvents et leurs églises qui sont toujours remplies de richesses, car il n'y a pas un mourant, tel pauvre qu'il soit, qui ne laisse quelque don à l'église, il y a aussi, dans les rochers qui bordent la montagne qu'il faut monter pour aller à l'Alhambra, des espèces de caveaux pratiqués dans un rocher, de distance en distance occupé chacun par un ermite. Toute notre journée a été occupée à parcourir tous ces endroits-là, car nous sommes rentrés fort tard à notre auberge et très fatigués, mais comme nous étions très bien ayant bonne chère, bon lit, la nuit a suffi pour nous délasser et nous sommes repartis à sept heures du matin coucher dans le même pays que nous avions couché en allant, mais dans une autre auberge qui n'était pas meilleure, et, en général, il ne s'en trouve de bonnes que dans les grandes villes ; aussi n'y voyage-t-on qu'à grands frais, étant obligé d'avoir son cuisinier, ses ustensiles de cuisine et son lit. Enfin, nous sommes repartis à six heures du matin et nous sommes arrivés de très bonne heure à Endoucas où nous n'avons resté que pour y coucher ; nous avons repris des chevaux de poste et continué notre route pour

Abencérage. (Hyde de Neuville, *Mémoires et souvenirs*, t. I, p. 444 et suiv.) Chateaubriand n'en dit rien dans son *Itinéraire*, mais plus tard il ne manque pas de relever « l'indifférence » de Julien à cet égard.

Madrid. Chemin faisant, nous nous sommes arrêtés à Oranguier qui est à huit ou dix lieues de Madrid, où il y a un très beau château et jardins grands et majestueux et toutes les promenades fort agréables. Le roi y réside très souvent. Et nous sommes arrivés à Madrid le mardi 21. J'ai été voir le château dont j'ai trouvé que la façade du côté des cours ressemblait à celle du château de Versailles donnant sur la cour de marbre, mais moins grande et moins élevée. Les jardins sont très beaux, bien percés et plantés et aussi moins grands. Quant à la ménagerie, il n'existait qu'un seul ours noir très beau. Les promenades publiques sont très agréables ainsi que la ville ayant de très belles et grandes rues et beaucoup de beaux édifices et de belles églises, les maisons sont aussi très bien bâties, élevées de deux à trois étages, et bien distribuées, il y a beaucoup de personnes à équipages, les voitures ne sont pas très élégantes et ni les attelages. Pour une voiture à quatre roues à son timon il y a deux mulets attelés avec des traits de corde et le cocher, en postillon, mène ce qui n'a pas fort bonne mine, ainsi que sa livrée coiffée d'un chapeau à trois cornes dont les bords retombent sur la forme, cela ne leur parut pas ridicule étant tous de même. Le peuple commence à y être plus propre, plus laborieux, le territoire mieux cultivé et plus en rap-

port. Le 23 M. de Chateaubriand voulut partir, mais il n'y avait pas d'établissement de poste à cette époque. Comme depuis Cadix il n'y avait que des muletiers qui louaient tout à la fois mulets et voitures à quatre roues, alors notre cabriolet nous devenait inutile. Ce qui a forcé M. de Chateaubriand à chercher à le vendre ; n'en trouvant qu'un très bas prix, en raison qu'on n'en fait pas grand usage à Madrid, il a préféré le laisser à quelqu'un de connaissance pour en avoir un meilleur prix[1]. Alors, il a fait prix avec un muletier pour jusqu'à Bayonne ; il y avait six mulets à la voiture, conduits par deux conducteurs, dont un est toujours à pied et l'autre sur le siège, alternativement, chacun leur tour. Lorsqu'il y a quelque détour à prendre le conducteur à pied va devant les mules pour leur indiquer le tour qu'elles ont à faire et celui qui est sur le siège pour les prévenir et aller grand train, il les nomme toutes du dernier nom où il dit « arriva cavalliot » ; elles partent au galop, sans un coup de fouet, à croire qu'elles vont se jeter dans les fossés qui sont très profonds à droite et à gauche de la route.

Nous nous sommes arrêtés en passant à l'Escurial,

1. « M. de Beauharnais, ambassadeur de France à la cour d'Espagne, me combla de bontés... » (*Itinéraire*, t. III, p. 213.) Serait-ce à lui que Chateaubriand vendit sa voiture ?

qui est environ à six lieues de Madrid, où il y a un monastère immense, dont la plus grande partie est l'église et est occupé par un très grand nombre de moines et l'autre partie par le roi et sa cour [1]. C'est un des monastères les plus grands et les plus beaux de l'Espagne. L'église en est aussi la plus belle et la plus riche, tant en tableaux, ornements et argenterie. Nous sommes arrivés à Bayonne [2] le mardi 5 mai, ce qui nous a fait environ douze jours de route depuis Madrid. Nous y sommes restés quatre jours. J'ai trouvé la ville fort belle et commerçante, avec une très forte citadelle ou travaillent beaucoup de déserteurs traînant le boulet, mais n'ayant pas de ces mines de forçats ; ils étaient frais, bien portants et proprement vêtus. Après avoir pris leurs repas ils attendent l'heure de relevée en jouant aux cartes et aux palets ; le matin, lorsqu'ils arrivent à l'ouvrage, on les entend de loin par le bruit qu'ils font avec leurs boulets qui est au bout d'une chaîne environ de trois à quatre pieds de long, rivée

1. « La cour vient chaque année s'établir dans ce monastère, comme pour donner à des solitaires morts au monde le spectacle de toutes les passions, et recevoir d'eux ces leçons dont les passions ne profitent jamais. » (*Itinéraire*, t. III, p. 213.)

2. Julien est pressé de rentrer en France. De l'Escurial « il saute à Bayonne » (*Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 530), sans rien dire de Ségovie, de Burgos, de Mirande, de Vittoria.

à une ceinture qui leur fait le tour du corps, fermée avec un cadenas ; lorsqu'ils roulent des terres à la brouette, en revenant à vide, ils y mettent leurs boulets.

Nous sommes repartis le samedi 9 pour Bordeaux ayant pris la poste avec un cabriolet de renvoi ; nous avons passé à Pau et à Tarbes, où nous nous sommes détournés pour aller voir les eaux de Barèges et nous sommes arrivés à Bordeaux le lundi 18, très fatigués et chacun un mouvement de fièvre qui s'est passé après deux ou trois jours de repos. J'ai profité du peu de temps qu'il me restait pour voir la ville qui m'a paru très grande et bien peuplée, ayant de très belles places, boulevards et très belles promenades au dehors et un beau port.

Nous en sommes repartis le mardi 26 [1] pour Paris

1. Ce passage (depuis : *Nous sommes repartis de Bayonne*) est cité, mais bien inexactement, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 530, sous cette forme :

« ITINÉRAIRE DE JULIEN.

« Nous sommes repartis de Bayonne le mardi 9 mai, pour Pau, Tarbes, Barèges et Bordeaux, où nous sommes arrivés le 18, très fatigués, avec chacun un mouvement de fièvre. Nous en sommes repartis le 19, et nous avons passé à Angoulême et à Tours, et nous sommes arrivés le 28 à Blois, où nous avons continué notre route jusqu'à Orléans, et ensuite nous avons fait notre dernier coucher à Augerville. »

Outre les inexactitudes habituelles de transcription, il y a de plus, ici, faute de date. Julien donne comme date d'arrivée à Bordeaux :

ayant passé par Angoulême, Tours et arrivés le jeudi 28 à Blois où nous avons couché. Le lendemain je me suis promené dans la ville que j'ai trouvée fort agréable, ayant de belles fontaines et un superbe pont tant par sa longueur que par sa largeur. Le 31 nous avons continué notre route jusqu'à Orléans où nous sommes restés deux jours. Ensuite nous avons fait notre dernier coucher à Engerville et nous sommes arrivés à Paris le 5 juin 1807 à trois heures après midi[1].

le 18, et de départ : le 26 après quelques jours de repos. Chateaubriand supprime ces jours de repos. Il est arrivé le 18, il repart le 19. Et il met le tout sur le compte de Julien ! Il a tenu à bien peu — à cette non-publication de ce manuscrit authentique, tout simplement — qu'alors Julien ne soit taxé de mensonge. Et toute sa relation serait devenue suspecte. En effet M. l'abbé Pailhès avait déjà contesté ces dates d'arrivée et de départ à Bordeaux, ayant retrouvé des relations d'écrivains bordelais, qui visitèrent, en date des 24 et 26 mai, nos voyageurs et en ont laissé des relations qui n'ont guère de précis que les dates. (*Op. cit.*, p. 378.)

1. A comparer cette finale, qui est vraiment bien dans la note d'un *itinéraire*, l'emphase qui termine l'ouvrage de Chateaubriand : « ... Je ne suis plus jeune, je n'ai plus l'amour du bruit ; je sais que les lettres, dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au dehors que des orages : dans tous les cas j'ai assez écrit si mon nom doit vivre, beaucoup trop s'il doit mourir. »

APPENDICE

APPENDICE

Il m'a paru curieux de donner maintenant en appendice les passages des *Mémoires d'outre-tombe*, relatifs aux passeports de Chateaubriand et de son domestique Julien. Ce sont des pièces importantes pour la biographie officielle de ce dernier. Toutefois, afin d'y ajouter quelque intérêt moins problématique, je les citerai d'après le texte de l'édition Biré comparé aux originaux du manuscrit de la Bibliothèque nationale, Fr. 12454 [1].

« ... Il n'y a pas jusqu'à mes firmans que je me plaise à dérouler : j'en touche avec plaisir le vélin, j'en suis l'élégante calligraphie, et je m'ébahis à la pompe du style. J'étais donc un bien grand personnage ! Nous sommes de bien pauvres diables, avec nos lettres et nos passe-ports à quarante sous, auprès de ces seigneurs du turban.

« Osman Séeïd, pacha de Morée, adresse ainsi à qui de droit mon firman pour Athènes :

« Homme de loi des bourgs de Misitra (Sparte) [2] et d'Argos, cadis, « nadirs [3], effendis, de qui puisse la sagesse s'augmenter encore ; hon- « neur de nos pairs et de nos grands, vaïvodes, et vous par qui voit « votre maître, qui le remplacez dans chacune de ses juridictions, gens « de place et gens d'affaires, dont le crédit ne peut que croître ;

« Nous vous mandons qu'entre les nobles de France un noble

1. La nomenclature n'en figure pas détaillée au *Catalogue général des manuscrits français*, par Henri Omont et Couderc (Ancien supplément français, t. II, 1896, in-8). Les passeports et lettres de recommandations occupent les folios 16 et suivants ; ces traductions comportent des corrections ; on les trouvera notées au cours du texte.

2. Ajouté par Chateaubriand.

3. On lit *nababs* sur l'original.

« (particulièrement) de Paris, muni de cet ordre, *accompagné d'un* « *janissaire armé et d'un domestique pour son escorte*, a sollicité la « permission et expliqué son intention de passer par quelques-uns des « lieux et positions qui sont de vos juridictions, afin de se rendre « à Athènes, qui est un isthme hors de là, séparé de vos juridictions,

« Voilà [1] donc, effendis, vaïvodes et tous autres désignés ci-des- « sus, quand le susdit personnage arrivera au lieu de vos juridictions, « vous aurez le plus grand soin qu'on s'acquitte envers lui des égards « et de tous ces détails dont l'amitié fait une loi, etc., etc. [2].

« An 1221 de l'hégire. »

« Mon passe-port de Constantinople porte [3] :

« Au tribunal sublime de Sa Grandeur le Kadi [4] de Kouds (Jéru- « salem), schérif très excellent effendi :

« Très excellent effendi, que Votre Grandeur placée sur son tribu- « nal auguste agrée nos bénédictions sincères et nos salutations affec- « tueuses.

« Nous vous mandons qu'un personnage noble [5], de la cour de « France, nommé François Auguste de Chateaubriand, se rend en ce

1. L'original porte : « Vous donc, effendis », etc... Et *voilà* est une faute dont il faut évidemment corriger l'édition Biré.

2. Ce *etc.*, *etc.* est ainsi remplacé dans le manuscrit fr. 12454 : « qu'il lui soit donné des montures (chevaux de trait ou de somme) nécessaires, qu'il soit bien reçu et bien hébergé et qu'il ne sorte d'auprès (des mains) de l'un de vous arriver (et n'arrive) dans celles (auprès) de l'autre qu'en toute sécurité, sain et sauf. Tel est le motif pour lequel le présent écrit a été rédigé et composé entre (dans) le diwan de Morée et expédié aux mains du susdit personnage. Lorsqu'avec l'aide de Dieu il vous sera parvenu, vous vous empresserez, comme nous l'avons dit, de vous conformer en tout à son contenu et vous garderez de rien faire ni ordonner qui y soit contraire. »

Chateaubriand annote cette traduction de l'autographe suivant :

L'hospitalité démontrée d'une manière assez touchante au milieu de la pompe orientale.

Recommandation aux janissaires de l'observer.

3. Rajouté par Chateaubriand.

4. Ms. fr. 12454 : cadi.

5. Souligné dans le manuscrit par Chateaubriand.

« moment vers vous pour accomplir le saint [1] pèlerinage (des chré-
« tiens) [2]. »

1. Egalement souligné dans le manuscrit.

2. Le passage se continue ainsi dans le manuscrit fr. 12451 :

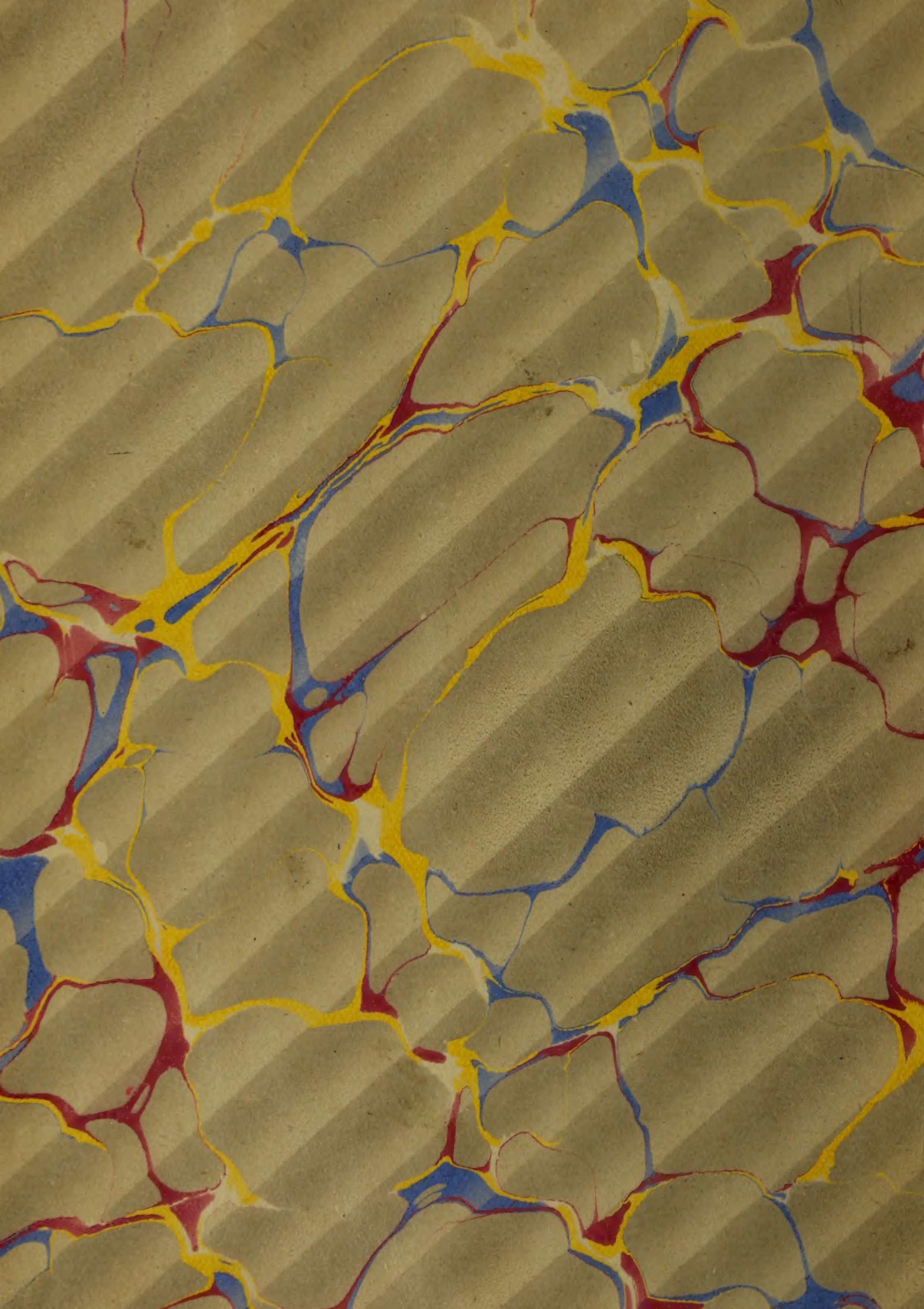
« Par une conséquence nécessaire de l'union et de la bonne harmonie qui ont été obtenues avec une application constante, et comme il est de fait qu'elles sont maintenues entre les deux cours susdites et qu'elles rendent ainsi indispensables l'acquittement *réciproque* de tous les égards de l'amitié et des devoirs de l'hospitalité il ne devra point être apporté d'empêchement ni d'ingestion contraire en aucune façon au passage et au voyage du susdit personnage (la mention primitive était *gentilhomme*) et des deux serviteurs qui lui servaient d'escorte pour sa sûreté. »

Suivent les mêmes lettres au gouverneur de Damiette, au préposé des contributions de Jaffa, au gouverneur d'Alexandrie, au vizir de Mukerrem siégeant à Alep. Seulement aux mots isolés au milieu de la lettre signifiant « Très illustre pacha », Chateaubriand ajoute : *Modèle des illustres et yeux de l'empire... Dieu est grand...*

PARIS

IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 02 25 09 023 0